Nudus in terram veni
Nudus in terram ibo
Quid frustra laboro
Nudus cum videam finem


LA VIE HEVREVSE
OV L'HOMME CONTANT

LA VIE
HEVREVSE
OV L'HOMME
CONTANT.

Par Monsieur
DE LA SERRE,
Conseiller ordinaire du Roy en ses Conseils, & Historiographe de France.

Matthew Prater

A PARIS,
Chez IEAN BESSIN, ruë de Reims, en l'Vniuersité.

Auec Priuilege du Roy.



Il vit dans son deuoir, d'vn coeur ferme et constant
Il suit toujours le bien, il fuit toujours le vice
Il n'a point de plaisir qu'à rendre la justice,
Peut on pas soutenir que c'est l'homme contant.

A MONSEIGNEVR

SEGVIER

DVC DE VILLEMAVR,
Chancelier de France.

MONSEIGNEVR,

I'auoüe que ie vous dois le Liure que ie vous presente & que ie n'aurois iamais sceu

faire le Tableau de la vie Heureuse, si ie n'auois long-temps medité sur la vostre. Ie ne vous regarde pas seulement à l'eclat des eminentes grandeurs qui vous enuironnent, ie vous considere encore à la lumiere des rares qualitez que vous possedez ; &

comme vostre vertu fait vostre satisfaction dans vostre fortune, l'vne & l'autre font mon objet dans ce deuoir que ie vous rends. Que sçauroit-on ajoutter à vostre bonheur, vous mettez vostre felicité en la pratique des vertus; & quel plus grand

bõneur pourriez vous souhaiter, les seruices que vous auez rendus à l'Estat ne sont pas de moindre valeur que l'Estat mesme, puis que vous l'auez conserué en exposant vostre vie pour le conseruer. Si vous estes heureux par la tranquilité que vostre con-

ſcience vous donne vous ne l'eſtes pas moins par la reputation que vous auez aquiſe, ce qui m'oblige d'en faire le Paralelle, parce que toutes deux ſont hors de comparaiſon. Ie ſcay bien que la dignité de Chancellier vous donne rang entre les

plus grands du Royaume, mais la qualité d'incorruptible vous met au dessus des plus grands du monde, & la rencontre qui se fait en vostre personne de tant de rares qualités qui separées, feroient vn homme extraordinaire vous eleuent si fort au des-

ſus de tous les Chancelliers qui vous ont deuancé, que ceux qui eſcriront noſtre Hiſtoire ſeront obligeZ pour rendre iuſtice à voſtre vertu, de les faire marcher apreZ vous. Dans ce comble de gloire & de felicité, où les plus grands, & les plus

heureux vous regardent, il me ſemble qu'ils doiuent eſtre touchez d'vne ialouſe emulation, quand ils ſe repreſentent l'auantage que vous auez de reſpirer vn air toûjours battu du bruit de vos loüanges, ce bruit eſt ſi grand, qu'il ſe fait entendre

de tout le monde, & ces loüanges si legitimes que personne ne vous les oze disputter. Ie ne dis rien MONSEIGNEVR, *que ie n'aye apris de la voix publique, & j'espere qu'vn iour elle vous dira que vous n'auez point encore fait de creature*

qui mette vos graces à vn si haut prix que ie fais. C'est la creance

MONSEIGNEVR,

De vostre tres humble, tres-obeïssant & tres-obligé seruiteur,

P. DE LA SERRE.

PREFACE.

L'Homme contant que ie represente dans ce Liure n'eſt pas ce ſuperbe Sage du Portique, qui ſe vante d'eſtre heureux, & de ne deuoir ſa felicité qu'à ſa raiſon. Bien loin d'auoir des ſentimens ſi magnifiques de a perſonne, il ſe conſi-

dere cõme vn compo-
sé de misere & d'infir-
mité, & la grande opi-
niõ qu'il a de son Dieu,
ne luy laisse que du
mespris pour soy mes-
me. Il n'ignore pas que
le neant ne soit tout ce
qui luy appartient en
propre, & que tout ce
qui est en luy qui n'est
pas neant, il ne le tien-
ne de la liberalité de
son Createur. Il sçait
bien que son ingrati-

tude l'a rendu indigne des graces qu'il a receuës du Ciel, & que ſon aueuglement & ſa ſeruitude ſont la iuſte peine du mauuais vſage qu'il a fait de ſa raiſon & de ſa liberté. Ie dis bien plus, il eſt perſuadé par la connoiſſance qu'il a de luy-meſme, qu'il eſt de tous les partis qui ſe forment contre ſon repos, & que ſes En-

nemis doiuent aux armes qu'il leur fournit, l'auantage qu'il ont de le vaincre. Se connoissant, comme il fait, il n'a garde de fonder ses esperances sur son merite, & il faudroit qu'il abandõnât ses propres lumieres s'il cherchoit son bonheur, ailleurs que dans la bonté de celuy qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont,

ſont, & qui en les nommant fait qu'elles deuiennent ce qu'il les nomme. Et parce que noſtre humilité eſt vne confeſſion de la grandeur de Dieu, & vne marque de noſtre reconnoiſſance il s'aneantit tous les iours deuant luy, & par cet aneantiſſemẽt volontaire. Il l'oblige, pour le dire ainſi, de verſer tous les iours

ſur luy de nouuelles graces, de le regenerer continuellement. C'eſt dans le diuin cõmerce de cette mort, & de cette reſurrection que ſe rencontre le ſolide bon-heur. Hors de là, rien que chagrin & inquietude, rien que trauail d'eſprit. C'eſt auſſi là que cherche ſon contentement l'homme que je repreſente dans ce

Liure. Les grandeurs & les richesses que la Fortune étale auec tãt de pompe, & qui font presque tous les souhaits des Sages du Monde n'ont pour luy que de foibles & de vains appas, elles ne trouuẽt dans son cœur que du mépris ou de l'indifference, & la felicité dont le Portique flatte l'ambition & la credulité de ses Parti-

ſans paſſe dans ſon eſ-
prit pour vne trom-
peuſe amorce, pour le
Phantoſme de la veri-
table felicité.

LA VIE

AV LECTEVR.

SI l'on s'estonne du titre de l'Homme Contant que ie donne à ce Liure, on n'à qu'à le lire pour ne s'en estonner plus. On a beau soustenir qu'on ne trouue point le contentement en ce monde, l'experience dement cette commune Opinion ; Comme le desir & la crainte causent toutes nos inquietudes, ceux qui ne desirent que Dieu, & qui ne craignent que luy mesme, iouïssent de la tranquilité que les autres attendent. La soumission de l'esprit aux ordres de la Prouidence fait la felicité de la vie, de mesme que le repos de la conscience le Paradis de l'ame ; & pour aquerir tous

les deux il faut regarder continuellement celuy qui les peut donner. Délors que Dieu eſt l'objet de nos penſées, & ſa gloire la fin de nos actions, nous trouuons en luy ce veritable contentement que tout le monde cherche ; & comme c'eſt vne queſtion qui ſe decide par la preuue, celle de nos propres ſentimens peut conuaincre noſtre eſprit, s'il a la foibleſſe d'en douter.

Extraict du Priuilege.

PAR grace & Priuilege du Roy du 21. Septembre 1658. Signé LE BRVN, il eſt permis au ſieur DE LA SERRE d'imprimer vendre & debiter vn liure de ſa façon intitulé *La Vie Heureuſe ou l'Homme Contant* durant le terme de dix ans, par tel Imprimeur ou Libraire que bon luy ſemblera, auec defences à tous autres à peine de mille liures d'amende, & le preſent Extraict tiendra lieu de ſignification, comme il eſt plus amplement exprimé dans les Lettres dudit Priuilege, ſcelé du grand Seeau en cire jaune.

LA VIE HEVREVSE OV L'HOMME CONTANT.

CHAP. I.

COmme chacun est l'ouurier de son repos, chacun peut trauailler à son establissement : Il sufit qu'on soit raisonnable pour se rendre heureux on trouue dans la

raison, tout ce qui nous peut satisfaire. Deslors qu'vn hô-me sçait qu'il est né & pour mourir, & pour se sauuer, cette seule science luy en peut aprendre tous les preceptes. La pensée de ce dernier moment qui decidera sa destinée, & la reflexion sur cette Eternité heureuse, ou malheureuse qui luy succedera, le peut combler de ioye, au milieu de ses ennuis, dans la resolution determinée de faire toûjours son deuoir? comme la Mort doit estre son objet, & l'Eternité sa fin, il peut dans cette veuë, &

dans ce ſentiment terminer ſa courſe à l'abry de la Fortune, ſans connoiſtre la crainte que par le peché, ny l'eſperance que par la gloire.

Quelle ioye! de ne craindre iamais que d'offencer Dieu, & qu'elle ſatisfaction! de n'eſperer que la iouiſſance de ſes delices éterneles, puis que cette crainte nous donne le courage de mepriſer toutes choſes, & puis que cette eſperance a la vertu d'aſſouuir l'apetit dereglé de nos cœurs; De ſorte qu'ayant toûjours l'eſprit remply de la douceur du bien, pour le ſuiure, & de l'hor-

reur du mal, pour le fuïr, il commence à goûter les plaisirs du Paradis que la misericorde de Dieu luy promet, sans estre touché d'vne forte aprehension, des suplices de l'Enfer, dont sa Iustice le menace.

Le Ciel a beau eblouïr ses yeux de la lumiere des éclairs, & fraper ses oreilles du bruit de ses foudres s'il est estonné, c'est de la creance qu'on a qu'il le doiue estre, il tire son repos de celuy de sa conscience, & quelques faueurs que le monde luy promette, il les regarde auec tant d'indife-

rence, que toutes les fois qu'il y pense, c'est pour se resoudre vne derniere à n'y penser plus.

Dans cette assiette où luy mesme s'est estably par la seule force de son raisonnement, il viellit auec plaisir, en s'aprochant du Tombeau auec ioye; & comme il regarde Dieu en toutes ses actions, il en voit en luy mesme vn succez fauorable, puis qu'il les iustifie en les luy offrant.

C'est de la sorte qu'vn homme peut estre heureux sans l'aide de la Fortune, en trouuant dans sa vie exem-

pte de reproche, le ſolide repos qu'on cherche par tout ailleurs inutillement ; L'experience du paſſé l'inſtruit pour l'auenir, & il ménage le preſent auec tant de conduite, qu'il tire ſon repos du bon vſage qu'il en fait.

Comme la memoire ne nous a eſté donnée que pour noſtre iuſtruction, il ſe ſert des leçons qu'elle luy fait, pour éuitter les fautes qu'il a faites, & ces leçons luy pareſſent d'autant plus agreables, qu'elles luy ſont vtiles, puis que ſon ſalut en eſt tout à la fois & l'objet & la fin.

Il ſe ſouuient que tous les plaiſirs qu'il a eus ont eſté imaginaires, comme s'il ne les auoit goûtés qu'en ſonge; Que tous les biens qu'il a deſirez n'ont pû ſatisfaire ſon cœur en leur iouiſſance, puis qu'elle meſme luy en donnoit le mépris; & qu'en quelque heureux eſtat, où il ſe ſoit troué, il attendoit vn bonheur qu'il ſouhaitoit encore; & cette longue attante, deuancée d'vn impatient deſir, luy faiſoit oublier la felicité qu'il poſſedoit.

De toutes ces veritez il en fait ce nouueau raiſon-

nement qu'il ne doit rien souhaiter hors de Dieu, pour viure heureux, apres s'estre abandonné sous sa conduite, puis qu'en marchant à la faueur de sa lumiere, il verra la fin de ses desirs à mesure qu'il les fera naistre; ce qui l'oblige à confirmer cette resolution qu'il a prise de porter tous ser vœux sur ses Autels pour les voir bientost exaucez.

C'est sur ces fondemens solides qu'il establit sa maniere de viure, pour se rendre insensible aux esperances que la Fortune luy donne, & aux promesses que le

monde luy fait, & par vn mépris de tous les deux, il iouït du repos que luy mesme s'est aquis, sans meconnoistre celuy qui luy en donne l'industrie, en éclairant son esprit pour discerner le vray auec le faux, & en échaufant sa volonté, pour se resoudre vne derniere fois, & à l'amour de l'vn, & à la haine de l'autre.

Tout le console, & rien ne l'afflige, apres auoir apris le bel art de tirer sa consolation des maux mesme qui luy peuuent arriuer; ce n'est pas qu'il ne soit toûjours homme, & consequémment

touſiours foible; mais l'experience luy enſeigne que ceux qui s'atachent à la ſuite de la vertu ne la perdent iamais de veuë, puis qu'ils ne ſcauroient eſtre ſatisfaits qu'en la voyant.

ENQVOY CONCISte le repos de la vie.

CHAP. II.

TOut le monde cherche le repos, & personne ne le trouue; on ne doit pas s'en estonner: chacun le cherche hors de luy, & il ne le peut trouuer qu'en luy mesme; la tranquilité de l'ame fait la tranquilité de la vie, c'est sur la foy de la conscience qu'on se peut dire heureux ou mal-

heureux, ſon repos & ſon bourrelement font nos felicitez & nos diſgraces.

L'on a beau conſulter la Nature pour aprendre l'art de ſe contenter, tous les preceptes qu'elle donne ſont dementis par l'experience, celle-cy nous fait reſſentir le contraire de ce que l'autre nous enſeigne; ce n'eſt pas qu'vn homme du monde ne vieilliſſe, à la ſuitte de la volupté; mais comme les roſes qu'elle luy donne ſe fletriſſent entre ſes mains, & que les eſpines luy en demeure dans l'ame, il n'oſe balancer le plaiſir qu'il reſ-

ſent auec la douleur qui l'acompagne, parce que celle-cy r'emplit en effet ſon cœur d'amertume, tandis que l'autre charme en aparence ſes ſens.

C'eſt vne eſtrange vie de viure ſans raiſonner: deſlors que la raiſon nous éclaire, nous cherchons inutilement iuſques dans noſtre ſouuenir, les plaiſirs que nous auons goûtez; les idées qui nous en reſtent ſont ſi foibles qu'on ſe dement ſoy-meſme, n'oſant tenir aujourd'huy pour veritable, ce qui l'a eſté autrefois.

Quelques grandes que

soient nos delices, si nos ames n'en ressentent la douceur, elle se change en amertume, l'esprit ne peut estre satisfait, si la conscience n'est en repos ; & son inquietude est de telle nature, qu'elle conuainc de faux nos propres sentimens : Tandis que nostre memoire est remplie de l'horreur de nos crimes, nôtre cœur ne sçauroit goûter la ioye de nos prosperitez.

Nous auons beau posseder tout ce que nous auons souhaité, comme le vuide de nos cœurs ne peut estre rempli que de celuy là mes-

me qui r'emplit l'air qu'ils respirent, l'acomplissement de nos desirs en fait naistre de nouueaux pour nous donner de nouuelles inquietudes ; de sorte que l'esperance se rend tousiours depositaire de nostre repos, afin de nous rendre tousiours miserables.

Le souuerain remede à ce mal, c'est de se contenter de ce qu'on possede, apres estre instruits par vne heureuse experience, que le necessaire ne nous est iamais refusé.

Il faut se representer que la Iustice de nos vœux fait la

certitude du ſuccez qu'on en eſpere, parce que cette Iuſtice eſt vne priere continuelle au Ciel de le rendre fauorable; & ſon ſecours eſt d'autant plus infallible, que la bonté que nous eſperons eſt infinie.

On ne doit iamais conſulter le monde pour aprendre le moyen d'y viure contant; comme il n'a que des faux plaiſirs à donner ſes conſeils ne peuuent reüſſir qu'à noſtre dõmage; l'experience nous peut ſi bien inſtruire qu'on n'a pas beſoin d'autre leçon. Quelque eſtabliſſement qu'on donne à

ſa fortune, il ne ſçauroit eſtre ſolide qu'en aparence, ſi la Iuſtice n'en a ietté les fondemens, il faut de neceſſité que ce ſoit vn ouurage de ſon induſtrie, la noſtre eſt trop foible pour en voir vne heureuſe fin; Il eſt vray qu'on y peut trauailler auec elle; mais ce n'eſt que pour diſpoſer la matiere, la forme doit venir de ſa main.

C'eſt inutilement que les plus heureux du monde s'imaginent de l'eſtre, dans la meconnoiſſance où ils ſont de la cauſe de leur bonheur: La vraye felicité eſt dans le

Ciel, c'est de luy seul qu'on la doit attendre; Et comme sa lumiere ne sçauroit luire dans nos ames, si elles n'ont la pureté pour en conseruer l'éclat, nous ne sçaurions estre heureux qu'à la mesure que nous sommes innocens, l'innocence & le bonheur se confondent ensemble. Ce qui nous faict voir que la tranquilité de l'esprit faict la tranquilité de la vie; & que pour en gouster les douceurs, il faut de necessité se mettre à l'abry de nostre propre censure, en iustifiant nos actions, & à la veuë de Dieu & à la veuë du

monde, celuy-cy en eſt le premier iuge.

La vertu ſolide a cela de propre, qu'elle nous fait regarder tout à la fois, & le Ciel, & la Terre, le Ciel, pour aquerir ſes felicitez, en marchant dans les voyes de la Iuſtice, & la Terre, pour rendre ſon ſejour delicieux, en ſubiſſant ſans murmurer les loix que nous y auons trouuées.

Il ſufit aux ames vrayment Chreſtiennes, de conoiſtre leur deuoir pour le ſuiure, il a des attraits ſi puiſſans qu'il ſemble qu'elles ne ſoient libres qu'à n'y reſiſter pas. Tout cede a leur raiſonne-

ment; Et quoy que l'amour propre preſide dans leurs conſeils, elles ne font que changer ſon objeƈt, en luy donnant l'Eternité pour viſée au lieu du Temps.

Iamais homme ne ſera heureux qu'en imagination, ſi ſa bonne vie ne faiƈt ſa felicité. Ie veux qu'il ne s'aproche du Tombeau que par les voyes que la volupté meſmes luy aura frayées, il ne ſçauroit faire reflexion ſur ce beau chemin qu'il tient, ſans cognoiſtre qu'il s'eſt égaré, & comme cette connoiſſance met en alarme toutes les puiſſances de ſon

ame ; Iugez de sa douleur par sa crainte, & de cette crainte par son objet, il s'agit d'vn dommage irreparable.

Qu'il se flatte auiourd'huy tant qu'il voudra, demain il changera de langage: celuy de la conscience est si eloquent, qu'il persuade les plus incredules; Ce n'est pas qu'il n'y ait des aueugles volontaires, & des malicieux obstinez, mais le Temps rompt le bandeau de cét aueuglement, & les plus opiniastres se rendent à la force de l'exemple, quand ils resistent à celle de la raison. Ceux qui

tombent à nos yeux nous instruisent par leur cheute, & par vn excez de bonheur leurs plaintes inutiles frapent vtilement nos oreilles, pour deuoiler nostre esprit, apres auoir conuaincu nos sens.

Comme il est necessaire de bien viure pour estre heureux, nostre bonheur doit estre d'autant plus grand qu'on le peut trouuer dans vne si douce necessité; Est-il rien de plus doux que de subir la loy qui nous impose de chercher nostre felicité à la suitte de la vertu ; C'est elle qui le donne, nos sentimens en font foy, & elle

ne veut point d'autre tesmoins, afin que leur tesmoignage soit sans reproche.

QVE LE SOIN qu'on prend d'aquerir le repos nous en faict gouster par auance les douceurs.

Chap. III.

APres la preuue ſenſible que la bonne vie eſt touſiours heureuſe; Il ne tient qu'à nous d'eſtre heureux, puis qu'il ne tient qu'à nous de bien viure: Eſt-il rien de plus doux que de trauailler à ſes propres cou-

ronnes : Ce trauail eſt d'autant plus agreable, que nous en ſommes nous-meſmes, & l'obiet & la fin.

Quel plaiſir de chercher ſans ceſſe le moyen d'eſtre touſiours contant; quel bonheur de trouuer l'inuention de ſe mettre à l'abry des coups de la Fortune; Et quelle gloire de viure ſans reproche pour mourir ſans regret. Nous poſſederons tous ces biens, quand nous aurons trouué ce repos que tout le monde cherche ; Et pour y reuſſir, il faut marcher dans les voyes de la Iuſtice, elles ſeules aboutiſſent dans le

Ciel. Tous les autres chemins, ont des yssues funestes; Et malheur à celuy qui fermant les yeux du corps à la clarté de l'experience, & ceux de l'esprit à la lumiere de la raison, prend pour guide ses passions, dans la penible carriere du Temps à l'Eternité, puis que son aueuglement doit estre de mesme durée.

Sur le fondement inebranlable de ces veritez infalibles chacun dans sa condition, se doit frayer le chemin de sa vie, à la lumiere de son raisonnement, sans auoir pour guide que le de-

uoir ; Que si le chemin qu'il tient luy paroist trop penible, qu'il ne laisse pas de marcher de peur que le Temps ne l'entraisne : il faut s'aquitter de bonne grace de ce qu'on doit faire necessairement.

Encore que l'année ait quatre saisons : & que chaque saison porte ses fruicts, le monde n'en a qu'vne où le bien & le mal se voyent tousiours confondus ensemble. Si l'on est auiourd'huy contant, demain vne mauuaise nouuelle donnera de l'interuale à nostre joye ; mais lors que nous trauaillons

nous-mesmes à nostre felicité, en establissant le repos de l'esprit sur celuy de nostre bonne vie, les orages & les tempestes se forment sous nos pieds plutost que sur nos testes, puis que nous sommes esleuez dans la region du calme, & de la bonnasse; Et si nos oreilles entendent encore le bruict du Tonnerre : ce bruit se change en armonie, en nous disant qu'il ne sçauroit monter plus haut,

Qui veut trouuer le contentement doit chercher l'innocence, ceux qui s'esloignent de celle-cy ne possedent iamais l'autre. Le pe-

cheur est tousiours malheureux, par ce que son crime faict sa disgrace. Il a beau remplir ses coffres d'argent, le repos ne s'achepte point; Il a beau faire montre de ses grandeurs, elles ne donnent pas la tranquilité: Et de quelque honneur eminent qu'il se pare, le faux éclat qui en rejallit sur luy-mesme le doit faire rougir de confusion puis que son ame en est toute plaine.

Ie veux que le meschant ait quelques beaux iours en sa vie, ce sont des iours d'Hiuer, qui le menaçent de la pluye: Ie veux encore que

par vn effort d'esprit il trouue quelque interuale en ses douleurs à la suitte de la volupté; Comme ses plus doux plaisirs se font chercher en leur presence, puis qu'ils ont leur degoust aussi bien que leurs apas, iugez de son bonheur par son bonheur mesme; Et c'est en cela qu'on peut cognoistre la vanité de tous nos plaisirs, si les plus grands naissent & meurent dans l'imagination qui les conçoit, apres s'estre rendus sensibles vn moment, ils ne durent pas dauantage.

Comme il n'est rien de plus infalible au monde que

la mort, on n'y voit rien de plus veritable que la fausseté de nos delices : la ioye qui les acompagne ne faict que passer dans nos sens, & la douleur qui les suit s'eternise dans nostre memoire. Les ruës sont plaines de ces vieux pecheurs, qui apres s'estre lassez de courre apres les plaisirs, ne pouuans plus marcher traisnent de si mauuaise grace les miserables reliques de leur vie languissante, qu'ils font autant d'horreur que de pitié: C'est le destin de ces Partisans de la volupté, mais ie trouue estrange que le nombre in-

finy de miserables qu'elle faict tous les iours n'oblige ceux qui la suiuent encore de retourner sur leurs pas, pour prendre vn meilleur chemin, puis que celuy qu'ils tiennent aboutit à leur perte.

Certes il se cognoist bien que les riches du temps ne font pas souuent reflexion sur leur maniere de viure, puis qu'ils viuent tousiours de mesme. Quand vn homme se represente que tous les plaisirs qu'il a eus sont passez, que tous ceux qu'il peut auoir passeront encore, & qu'à la fin de sa vie il ne luy

restera

restera que le deplorable souuenir d'auoir esté, ie méton-ne, que ce raisonnement, dont l'amour propre doit estre l'objet ne le persuade, ne l'oblige, & ne le force, à changer de vie pour viure eternellement, puis qu'il ne vit que pour mourir d'vne mort eternelle.

Ce ne sont pas les richesses qui nous rendent heureux, c'est le bon vsage que nous en faisons; ce ne sont pas les grandeurs qui nous metent en repos, c'est le mépris qu'on a pour elles; & ce ne sont point aussi les dignitez qui font le bonheur de la

vie, c'est le bien que nous faisons en nous aquitant de nostre deuoir.

La Vertu est preferable à tous les Tresors de la terre, Cresus l'a cõfessé sur son bucher à l'auantage de Solon, celuy qui méprise les grandeurs est au dessus du plus grãd du monde. Diogene dans son tonneau l'a fait auoüer à Alexandte ; & sur quelque degré d'honneur que la Fortune nous éleue ; Marius sept fois Consul marchant en triomphe dans les ruës de Rome, & mandiant sa vie dans celles d'Athennes nous fait voir par son exemple que

tout la gloire du monde n'eſt que vanité.

C'eſt la vertu qui fait noſtre richeſſe, en faiſant noſtre repos ; c'eſt elle qui fait nos grandeurs, en faiſant nos felicitez ; & c'eſt elle encore qui nous comble d'honneur, en nous comblant de ioye. Il ſufit de l'aimer pour la ſuiure, & c'eſt aſſez de la ſuiure pour eſtre heureux, puis qu'en marchant apres elle, on ne ſouhaite qu'elle meſme.

O qu'il y a de plaiſir d'en faire l'épreuue, & afin qu'on n'en doute pas, il en faut conceuoir le deſir ſeulement, parce que comme ce deſir

retient quelque chose de la douceur de son objet, il remplit de tant de ioye le cœur qui le fait naistre, qu'il se forme en volonté, & cette volonté determinée fait le commencement de nostre felicité.

QV'IL EST IMpossible de viure contant si l'on n'a la conscience en repos.

CHAP. IV.

ENcore que nos sens veuillent estre conuaincus par eux mesmes, ils ne se rendent pas toûjours à l'experience ; & quoy que l'esprit soit persuadé par la raison, elle paroist souuent trop foible

pour triompher de luy. Nostre conscience à beau tenir nos cœurs à la genne, pour leur faire confesser les maux qu'ils ont commis, ils ayment mieux parestre insensibles que repentans ; & quoy que nos ames voyent assez clair dans leur aueuglement, pour faire connoistre qu'on c'est égaré du droict chemin, on ne laisse pas de marcher toû-jours sans considerer que les voyes qu'on suit aboutissent à nostre ruïne.

Dans ce miserable estat où le pecheur obstiné se reduit volontairement, par vne vie aussi dereglée que sa condui-

te, la Iuſtice de Dieu n'eſt pas moins admirable que ſa miſericorde, puis que celle-cy oblige l'autre à le punir d'vne inquietude continuelle, pour luy faire deſirer le repos qu'il a perdu.

Il a beau le chercher dans les compagnies, la plus agreable ne l'eſt pas aſſez pour le diuertir; & quelque ſatisfaction qu'il y trouue, ſi vn moment la luy donne, celuy qui le ſuit la luy oſte, elle ne fait que paſſer, ſes maiſons de plaiſance plaiſent à tout le monde fort qu'à luy ſeul, puis qu'il voit croiſtre dans ſes iardins, les meſmes ſoucis

qu'il a dans l'ame, & quoy que les fleurs des Orangers, qui en bordent de deux costés les alées, embaument l'air qui les enuironnent, le vent de ses soupirs en dissipe l'odeur, auant qu'elle vienne iusques à luy. Le doux chant du Rossignol frape son oreille sans la contenter, & les fontaines en fuyant toûjours luy persuadent que son suplice sera eternel, puis que toutes choses passent comme elles, excepté sa douleur. L'amertume qu'il a dans le sein, par les espines qu'il porte dans l'ame, le rend si peu sensible aux douceurs de ses festins,

que ſon gouſt confond enſemble, la diuerſité des mets dont on couure la table, n'ayant pas la vertu d'en faire la diference : Ses proſperitez aparantes font mile enuieux, & ſes miſeres ſenſibles, luy font enuier la condition des plus miſerables : Chacun admire ſa fortune dans ſon eleuation, & il fremit d'horreur toutes les fois qu'il penſe à ce qu'il a fait pour s'éleuer ſi haut. On l'aime, on l'eſtime, mais ceux qui l'aiment ne le connoiſſent pas, pour ſe trop connoiſtre il ne ſçauroit ſe trop hayr; la memoire de ſes crimes, fait l'ob-

jet de ſa haine , & l'eſtime qu'on a pour luy , iuſtifie le meſpris qu'il en fait, puis que le fondement de celuy-cy eſt auſſi ſolide, que le ſujet de l'autre eſt imaginaire.

Il eſt fort riche, mais ſes richeſſes ſont mal aquiſes ; il a beaucoup de credit; mais il en fait vn mauuais vſage : ſes enfans poſſedent aujourd'huy les plus grãdes charges du Royaume? mais ils les a acheptées du bien d'autruy, il a tout à ſouhait, mais il ne ſçauroit aquerir le repos qu'il deſire, qui ne peut eſtre jalous de ſon deſtin.

En ce miſerable eſtat où il

ſe voit reduit, il ſe cherche en ſa preſence, & ne ſe trouue pas puis qu'il eſt heureux par tout, fors que dans ſon ame, & c'eſt en cela que la Iuſtice de Dieu ſe rend de nouueau adorable, de ſe faire reſſentir à tous les cœurs qui ne veulent pas la connoiſtre, en les puniſſant par des peines inuincibles des crimes que perſonne n'a veus.

Il eſt impoſſible de ſeparer la peine du crime; deſlors qu'on l'a commis on ſe ſent punir ſans voir la main qui nous chaſtie, & cette punition ſe rend d'autant plus ſenſible, qu'elle eſt conti-

nuelle. Elle nous ſuit par tout, parce que celuy qui nous l'impoſe remplit tout. Ce qui nous fait bien voir qu'vn Dieu & tout puiſſant, & tout iuſte, s'intereſſe au chaſtiment de nos crimes, en la maniere de les punir. On ſe ſent affligé d'vne douleur inconnuë à la nature, comme impuiſſante à la ſoulager ; & l'on ſouffre des maux qui n'ont point de nom, afin que le remede nous pareſſe d'autant plus dificile à trouuer, que noſtre aueuglement nous oſte la volonté de le chercher.

Il n'eſt point de milieu

entre la bonne, & la mauuaiſe vie, Dieu n'a que des felicitez & des peines éterneles à donner; & comme celles-cy ſe font ſouffrir à la ſuite du vice, de meſme que les autres ſe font connoiſtre dans l'amour de la vertu. Il faut auoir de l'auerſion pour ſoy-meſme, de preferer vne ioye preſente, qui doit durer toûjours, à des ſuplices de meſme nature, qui ne finiront iamais.

Le bien & le mal que nous faiſons ſont toûjours preſens à Dieu pour les recompenſer, & pour les punir; d'ou vient que l'innocent iouït du re-

pos que luy mesme se donne, par la grace qui l'acompagne, & le coupable ressent tous les maux qu'il a faits, par la peine qui les suit.

Si la vie criminele est vne vie, c'est vne vie de sommeil, point l'esprit qui l'anime n'a d'autre vertu que celle qu'il tire de l'imagination; & cóme la Iustice regne toûjours, le criminel porte en dormant la peine de son crime, puis que Dieu permet que l'horreur de ses songes, soit tout à la fois son tiran, son bourreau & son suplice. Dans quelque funeste assoupissement où le peché nous reduise,

il faut de necessité se separer de soy mesme pour se rendre insensible à la douleur qui le suit, parce que l'attache en est beaucoup plus intime à l'ame, que celle de l'ombre auec le corps.

Ie ne sçaurois comprendre, s'il est vray que le bien de la santé soit preferable à tous les autres biens du monde; comme on peut souffrir l'inquietude de l'esprit, qui est vne maladie de l'ame, la plus insuportable qui fut iamais. On meurt sans mourir, à tous momens, d'vne maladie d'autant plus incurable, que la cause nous en

est connuë, puis que la connoissance que nous en auons nous oste par vn nouueau chastiment la volonté d'en guerir.

Que c'est vne miserable vie quand nostre memoire nous en reproche tous les iours. On n'oze songer au passé, le present nous estonne, & l'auenir nous fait peur, & de mesme que les damnez, vn instant, toûjours present, fait nostre suplice.

Il faut se rendre necessairement, à la raison, & à la verité, il n'est point de plaisir à l'epreuue d'vne conscience bourrelée, l'inquietude de

de l'eſprit ne ſe balance pas auec la volupté des ſens, le plus fort l'emporte, la ſanté, les richeſſes, & les honneurs n'ont point d'apas pour charmer la douleur d'vn homme noircy de crimes. A quoy luy ſert la ſanté, ſon cœur n'en iouït pas, il ſoupire inceſſament tout l'air qu'il reſpire, au ſouuenir des maux qu'il a faits : les richeſſes luy ſont inutiles, à trouuer le repos qu'il a perdu, & pour les honneurs dont il eſt comblé, comme ils s'adreſſent à ſa qualité plutoſt qu'à ſa perſonne, il voit encenſer vn Autel, dont il eſt la victime.

Ce qui nous oblige de confesser, par vne raison de sentiment plutost que de connoissance, quoy que celle-cy deuance toûjours l'autre, qu'il est impossible de viure contant, si l'on n'a la conscience en repos.

QV'IL FAVT VOVloir ce que Dieu veut pour viure en repos.

Chap. V.

CE n'est pas assez de vouloir ce que Dieu veut, parce qu'il le faut, la soumission doit deuancer ceste necessité : on ne sçauroit subir auec assez de respect les loix qu'il nous impose, que si elles nous paressent rigoureuses, l'obeissance en adoucit la rigueur, &

la raison en oste tout à fait l'amertume.

Comme l'amour fait changer de visage aux choses les plus desagreables, il faut regarder auec ses yeux les ordres souuerains qui nous sont donnez, afin de balancer en quelque sorte la satisfaction de les suiure, a l'honneur de les receuoir. Le plus grand respect qu'on peut rendre à Dieu, c'est celuy d'vne continuelle soumission à ses volontez adorables, sans raisonner que pour obeïr. Le sacrifice d'vne ame soumise à ses decrets éternels est le plus beau qu'on luy sçauroit fai-

re : Comme la verité de noſtre eſtre, ſe confond auec la verité du neant qui l'a deuancé, ce caractere de creature nous impoſe vne loy d'obeïſſance que la Iuſtice a graué de ſes propres mains dans nos entrailles, afin qu'on n'en perde iamais le ſouuenir. C'eſt cette obeïſſance aueugle qui peut faire icy bas & noſtre repos & noſtre felicité.

Il n'eſt point de Iuge qui ne vouluſt que ſes ſentences fuſſent ſans appel ; n'eſt-il pas iuſte que les ordres de la prouidence ſoient inuiolables. L'authorité d'vn

Dieu ſur ſes creatures, eſt bien diferente de celle d'vn Roy ſur ces ſujets, que ſi la raiſon aprouue la puiſſance abſoluë de ceux-cy, iugez ſi la nature ne doit pas iuſtifier la puiſſance independante de ſon Createur.

Mais il faut toûjours raiſonner en cela auec l'amour, afin de conſiderer par luy-meſme la iuſtice de noſtre deuoir. Vn cœur remply de Dieu oublie le langage des plaintes, pour parler toûjours celuy des remercimens; & quoy qu'il ſoupire ſans ceſſe, tous ſes ſoupirs ſont de ioye, au ſouuenir des faueurs dont

il est comblé, ou de regret, en la pensée des offences qu'il a commises.

Comme tout ce qui arriue sur la terre est concerté dans le Ciel, on doit prendre de sa part, d'vne mesme main, & auec vn mesme visage, les felicitez & les disgraces, apres auoir consideré dans celles-cy, pour nostre soulagement, que nos crimes les ont deuancées, & dans les autres pour nostre instruction, que ce sont des graces, qui ne changent iamais de nature, puis que nous ne sçaurions iamais les meriter.

Que peut-on aprehender dans le monde ſous la protection de celuy qui l'a crée? Redoute-t-on la Fortune? ſa prouidence en fait mouuoir la rouë; craint-on la pauureté? tous les threſors ſont dans ſes mains: De ſe plaindre de l'exil? il eſt preſent en tous lieux: d'eſtre trop ſenſible aux douleurs, il a fait le premier eſſay de leur amertume: & quand la mort nous paroiſt effroyable; on oublie qu'il a voulu ſubir les loix qu'il en a impoſées. Certes ie ne m'étonne pas ſi l'amour eſt par tout victorieux, il ſufit de ſçauoir aymer pour triom-

pher de toutes choſes.

Que Iob me paroiſt admirable, lors qu'acablé ſous le peſant fardeau de ſes afflictions, il fait éclatter iuſques dans les Enfers le bruit de ces diuines paroles, *la volonté de Dieu ſoit faite*! Le meſſager qui porte la funeſte nouuelle, que tous ſes enfans ont eſté enſeuelis ſous les ruïnes d'vne maiſon, eſt beaucoup plus eſtonné que luy.

On l'informe encore de la perte de tout ſon beſtail en preſence de ſa femme, & pour vn ſurcroy d'affliction, elle luy perſuade le deſeſpoir, au lieu de loüer ſa patience;

Mais contre ces nouueaux efforts ſon cœur comme vn rocher au milieu des flots, s'afermit ſur luy-meſme. Et ſon ame, qui n'a que Dieu ſeul pour objet le regarde inceſſament comme l'eguille du Cadran regarde le Pole.

Il prend plaiſir à voir ſon corps tout couuert d'vne vlcere qui ronge ſes os, apres auoir deuoré ſa chair, parce que comme il ſcait qu'il faut eſtre ſemé en pourriture pour reſuſciter en gloire ; il tire ſa conſolation du mal meſme qui l'afflige, puis qu'il n'ouure la bouche que pour faire entendre ces diuines

paroles, *la volonté de Dieu soit faite.*

Il faut que nos cœurs soient les échos de ces charmantes paroles puis qu'elles ont la vertu de charmer leurs ennuis; quel plaisir de pouuoir changer en douceur l'amertume de nos peines, en tenant nostre partie dans le concert que cét illustre Patient fait à son Maistre. Il donne des Eloges à sa Iustice, sans connoistre ses crimes, puis que sa conscience ne les luy reproche pas.

Ie m'imagine, que comme le malheur où il se trouuoit reduit estoit vne glace de mi-

roir qui ne flatoit point, dans laquelle il voyoit la verité de ses miseres, qu'il deuint amoureux de luy-mesme, en s'i mirant, puis qu'il se rendoit d'autant plus agreable à Dieu, qu'il s'aneantissoit deuant luy.

O le merueilleux spectacle! Certes ie me persuade que si le Soleil auoit des oreilles, aussi bien que des yeux, il se fust arresté au milieu de sa course, pour contempler, sous l'effroyable image d'vn homme agonisant, la constance dans son throsne. Tous les Demons estoient ses Tyrans, & tous les Anges

ſes admirateurs. La terre eſtoit le Theatre de ſon ſuplice, & le Ciel le témoin de ſa gloire: Tout le monde le regardoit pour l'affliger en le mépriſant, & il ne regardoit que Dieu ſeul, pour ſe conſoler en le loüant, la nature a beau arracher quelques plaintes de ſa bouche, ſon cœur dement tout ce qu'elle dit, puis qu'il ne ſoupire que de ioye, au plus fort de ſes douleurs. C'eſt de la ſorte qu'vne ame vrayment Chreſtienne porte iuſques à la mort le peſant fardeau de ſes peines ſans murmurer, & ſans ſe plaindre, regardant

toûjours la main qui la punit, plutost que les peines qu'elle endure,

Deſlors que nous rendons à Dieu l'empire abſolu qu'il donne à noſtre volonté, en la ſoumetant à la ſienne, nous ſommes d'autant plus heureux, que nous attendons noſtre felicité de luy ſeul; puis que nous ne ſouhaitons que luy meſme.

Quel bonheur de vouloir ce que Dieu veut, pour eſtre eternellement heureux; quel malheur de ſuiure noſtre volonté, pour nous rendre eternellement miſerables. Quelle gloire de refuſer tout icy-bas

à nos desirs, pour aquerir la haut le seul bien desirable; & quelle confusion d'acorder tout en ce monde à nos volontez, pour ressentir en l'autre, tous les maux qu'on peut s'imaginer. Ne metons plus en dispute nostre felicité tirons-en cette conclusion infalible, que pour trouuer le repos de la vie il faut vouloir ce que Dieu veut.

Tous les desseins que nous faisons pour nous rendre heureux sont inutiles, si nous n'en offrons les premieres pensées à Dieu, puis que sa volonté seule en doit rendre le succez, ou fauorable ou

malheureux; Et quand nous la regardons en toutes choses comme nostre fin, apres auoir esté nostre premier objet, nous n'auons rien à craindre ny du Temps ny de la Fortune, nos biens & nos maux sont entre les mains de celuy dont elle releue. C'est luy-mesme qui nous enseigne à le glorifier en l'acomplissement de ses volontez, soit dans le Ciel, soit sur la Terre; Et nous ne sçaurions en cela luy tesmoigner nostre zelle que par la soumission de nos cœurs à ses ordres souuerains. C'est la pensée de Tertulien que ceux qui veulent ce que Dieu

Dieu veut, ſe rendent maiſtres du Temps, & de la Mort, puis que l'vn ne les ſcauroit ſurprendre, ny l'autre affliger.

QVE POVR ESTRE heureux on doit s'abandonner à la conduite de la Prouidence.

Chap. VI.

COmme il y a des maximes, dont on ne peut douter celle que ie mets en auant est de cette nature; Que pour marcher sans crainte, & auec ioye dans la penible carriere de la vie, il faut suiure aueuglement les ordres

de la Prouidence. Ceux qui regardent Dieu en leurs pretentions ne conçoiuent iamais de vœux inutiles, leur iuſtice les faict exaucer. Et s'il eſt vray que la vanité de nos deſirs faſſe la peine de nos inquietudes, le meſme compas dont on ſe ſert à regler les paſſions, peut ſeruir de regle à trouuer le repos que l'on cherche.

Les plaintes qu'on adreſſe à la Prouidence ne ſont pas moins iniuſtes qu'inutiles : & c'eſt tirer vanité de ſon crime de vouloir qu'elle change ſes decrets immuables pour nous contenter, & demeu-

rer constans dans nos pernicieux desseins pour luy deplaire ; Quel plus grand auantage pourrions nous esperer en marchant dans vn chemin entouré de precipices, que d'estre éclairez par vn flambeau plus éclatant que le Soleil, & d'auoir pour guide celuy-la mesme qui marque tous les pas de ce bel Astre. Il faut tousiours regarder la Prouidence assise sur le Throsne inebranlable du Destin, où elle execute ses ordres, apres en auoir prononcé les Oracles de toute eternité.

Les sages ne refusent ia-

mais les presens que la Necessité leur faict, parce que le refus en seroit inutile; la Raison obeyt quand la Force commande, & pour tirer le merite de l'obeissance, il faut que le cœur l'anime puis que la maniere d'obeir, en augmente ou diminuë la gloire. En effet la maniere de porter le fardeau de la vie le rend ou leger, ou pesant, & pour n'en estre iamais incommodé, il faut que la raison nous éclaire, & que le deuoir nous guide.

Que Sainct François me rauit, quand d'vne voix qui sort des abismes du neant,

ou l'humilité le tient enſe-
uely, il faict éclater dans l'air
ces diuines paroles, *ou obeir, ou mourir!* Des le moment
qu'il fut capable de raiſon, il
choiſit l'obeiſſance pour ſon
partage, & pour mettre en
pratique le veu qu'il en
auoit faict, il ne voulut ia-
mais eſtre Superieur dans le
Conuent qu'il fonda, afin
qu'en mourant dans l'obeiſ-
ſance elle fit la gloire de ſa
mort, apres auoir eſté le bon-
heur de ſa vie. D'ou vient
que les plus éclairez cher-
chent le Paradis du monde
dans les Cloiſtres, ſcachant
qu'on a de la peine à le trou-

uer ailleurs; Et certes ie ne m'étonne pas s'ils y viuent contans, puis qu'ils n'ont point de volonté, comme leur obeïssance continuelle est vn continuel sacrifice, il est si agreable à Dieu, qu'il les comble à tous momens de ses graces.

Il faut tousiours se presenter à luy, comme des aueugles qui tendent la main pour se laisser conduire: l'on ne va pas loin sans broncher quand on s'eclaire soy-mesme, la lumiere des sens est si sombre, que si l'on n'a point d'autre flambeau, on court hazard d'vne cheute mortelle.

Ceux qui ne ſouhaitent rien ſont au deſſus de toutes choſes, & quand on a conſacré ſa volonté à celle de Dieu, les biens & les maux ſe confondent enſemble dans nos ſentimens, comme ils nous ſont donnez d'vne meſme main, on les doit receuoir d'vn meſme viſage; Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient touſiours diferents, mais la ſoumiſſion de nos cœurs leur oſte la liberté d'en faire la diference.

Bienheureux celuy qui met toutes ſes eſperances en Dieu, parce qu'elles changent de nature en ſe rendant ſenſibles, ce n'eſt pas propre-

ment esperer, que de se confier en luy, puis qu'on iouyt par auance du bien que l'on espere; Il y a tant de plaisir à cognoistre que nostre esperance est infalible, qu'on peut balançer la ioye de cette cognoissance, auec la douceur de la possession.

C'est se mefier de la bonté de Dieu, d'en preuenir les faueurs, par des demandes continuelles; Ne nous sufit-il pas de sçauoir qu'il sçait tout ce qui nous est necessaire; & quand toutes choses viendroient à nous manquer, nous ne manquerions iamais de rien, pourueu que la pa-

tience nous demeuraſt, puis que le temps la voit touſiours couronnée.

Qu'il y a de contentement à viure ſous la conduite de celuy qui gouuerne toutes choſes auec poids & meſure; Quel repos, de ſe repoſer en luy, quelle ioye de n'en reſſentir iamais d'autre que celle qu'il nous donne, & quel bonheur de le regarder inceſſament comme l'objet & la fin de noſtre derniere felicité; que ſi l'on doute de ſa parolle, repreſentons nous à noſtre confuſion, que la verité ne donne iamais caution de ce qu'elle promet.

Quel empire eſt preferable à la ſeruitude qu'on luy voué? quelle ſouueraineté a plus d'apas que l'obeiſſance qu'on luy rend; Et quelle plus grande ſatisfaction ſçauroit-on ſouhaiter, que celle de ſuiure ſes ordres, puis qu'en les ſuiuant, on n'a plus rien à craindre n'y à eſperer.

Ceux qui ſe plaignent des maux qu'ils endurent, ont oublié ſans doute les maux qu'ils ont faits: leurs diſgraces ſont des chaſtimens, & toutes les fois que la Fortune les afflige, ils doiuent croire que c'eſt la Iuſtice qui les punit.

Ie veux qu'on voye vn homme de bien affligé, on ne ſcait pas les conſolations que Dieu luy donne, & l'on ne ſcauroit douter qu'au meſme temps qu'il ſe plaint de ſes douleurs par la foibleſſe de la nature, la ioye de ſon ame ne demente ſes plaintes, par la force de la grace.

O qu'il faict bon loger à l'enſeigne de la Prouidence, c'eſt le ſeul logement qu'on doit faire icy bas, ſi l'on veut viure ſans inquietude. C'eſt vne hoſteſſe qui donne à ſes hoſtes tout ce qu'ils ont beſoin, ſans leur demander que la foy en ſes

promesses. Ce n'est pas que chacun ne doiue faire son mestier, & se seruir de son industrie pour employer les talens que Dieu luy a donnez; Mais il faut mettre tousiours sa confiance en cette Mere nourrice du Monde, puis que d'vne action sans relasche, elle conserue tout ce que la nature produit.

Ne faut-il pas auoir l'impudence des Demons pour luy reprocher qu'elle se plaist à ruïner ses propres ouurages; il faut se detromper vne derniere fois, tous les biens que nous auons, viennent de sa part: & quoy que nous les

receuions d'vne main estrangere, la sienne les luy donne, pour nous les donner. N'esperons qu'en elle, si nous voulons confondre l'espoir auec la iouyssance ; Et n'atendons que d'elle seule, ce que nous demandons à la Fortune, puis que sa rouë n'a point d'autre mouuement que celuy qu'elle luy veut donner.

Prouidence adorable, que les voyes secrettes par où tu nous conduits à nostre fin, sans contraindre nostre liberté, sont dignes d'admiration, quand tu nous les fais connoistre ; Qui peut

fermer les yeux à ta douce lumiere, que par vne respe-ctueuse crainte d'en estre esbloüy. Comme il sufit de te suiure pour ne s'egarer iamais, il sufit de subir les loix que tu nous prescris pour trouuer le repos de la vie, puis qu'en cette seule obeissance consiste nostre felicité.

C'est en vain que nous adressons nos vœux à la Fortune, la Prouidence faict tous les fauoris & toutes les graces que nous esperons d'eux, ne peuuent venir que d'elle seule. Nous auons beau employer nos soins à les fer-

uir, tous nos ſeruices ſont inutiles ſi elle ne les leur rend agreables, puis qu'elle diſpoſe les eſprits, & touche les cœurs, pour nous les rendre egallement fauorables.

Nous pouuons bien conceuoir des deſſeins ? mais il faut conſulter les Oracles pour en voir vn heureux ſuccez : Nous pouuons bienfaire le premier crayon d'vn baſtimenr, mais elle y doit mettre la premiere pierre, ſi nous en voulons voir vne heureuſe fin. Comme elle nous eſclaire auec le Soleil, elle nous doit ſeruir de guide ſur la Terre pour euiter la

cheu-

cheute, & le Pilote ſur la mer pour nous garantir des écueils.

Elle regne abſolument, il faut recognoiſtre ſa ſouueraineté : Elle gouuerne tout, on doit releuer de ſa conduite : Le monde ſuit ſes ordres, nous ſommes enfermez dans ſon cercle, c'eſt tout dire pour ſubir ſes loix; Mais il faut rendre à la Raiſon ce que la Neceſſité nous demande, La Prouidence nous deſtine à ce qu'elle veut, c'eſt aſſez de cognoiſtre ſon pouuoir pour luy rendre noſtre obeyſſance : Et pour luy obeïr auec ioye,

on la doit regarder comme mere dans ſon commandement abſolu. Les fauoris ne ſont pas les plus contans ; s'ils ont leurs plaiſirs , ils ont leurs inquietudes ; & comme elles ſe balancent auec leurs grandeurs , celles cy nous font connoiſtre la meſure des autres : On cherche inutillement vn ſolide repos dans vne grande fortune. C'eſt l'homme de bien qui ſe peut dire heureux en quelque condition où il ſe trouue, parce qu'il porte ſa felicité auec luy , comme il ſcait obeïr , il tire de cette ſcience la lumiere qui fait

ſon bonheur, en faiſant tous les beaux iours de ſa vie.

Puis que la Prouidence nous fait naiſtre icy-bas, elle ſcait ce que nous deuons deuenir ; & il ſufit qu'elle le ſcache, pour nous oſter de peine ; changerons nous l'ordre de ſa conduite ; c'eſt aſſez qu'on nous ait apris à marcher pour ſuiure le chemin qu'elle nous montre, ſans régarder iamais derriere nous, puis que l'auenir ſeulement nous regarde.

Ie m'eſtonne qu'on ſoit ſi curieux qu'on eſt d'aprendre ſa fortune, puis qu'elle eſt entre nos mains, de meſ-

me que noſtre ſalut, celle-cy depend de noſtre volonté, & l'autre de noſtre conduite. Le ſage ne s'enquier iamais de ſon deſtin, parce qu'il le fait luy-meſme ; comme le bien eſt touſiours ſon objet, & la gloire ſa fin, il regarde continuellement l'vn, pour aquerir l'autre, & dans ce ſentiment, il franchit auec plaiſir ſa carriere, puis que tous ſes pas ſont couronnez.

Ce n'eſt pas à nous à choiſir le chemin que nous deuons tenir pour terminer noſtre courſe, il faut marcher dans celuy qui nous eſt frayé, ſans conſiderer s'il eſt beau ou

mauuais, puis qu'on ne ſcauroit s'arreſter, ny retourner ſur ſes pas; & dans cette neceſſité de ſuiure le Temps qui nous mene, quand noſtre deuoir le deuance, en marchant touſiours le premier, noſtre voyage nous paroiſt ſi agreable, que nous oublions noſtre aage, ſcachant qu'on ne vieillit point à la ſuite de la vertu.

A quoy ſert-il de faire le mauuais dans vn vaiſſeau dont le vent enfle les voiles, & de murmurer contre le Pilote, qui en tenant le Timon tient noſtre vie en ſes mains. Il faut ſe ſoumettre à la

raison, plutost qu'à la necessité, pour tirer auantage de nostre obeissance; les sages meconnoissent la force, par ce qu'ils preuiennent tousiours ses commandemens absolus.

Que l'illustre Hotesse du Prophete Elizée me paroist admirable; quoy qu'elle n'ait vallant dans vne disete publique qu'vne cueillerée d'huile, & vne poignée de farine, elle donne charitablement & l'vn & l'autre à son Hoste, auec cette confiance que Dieu ne l'abandonnera iamais. Elle ne balance point l'esperance auec la crainte, celle cy

a beau pareſtre deuant ſes yeux, elle ne touche point ſon cœur, ſon ame eſt remplie de l'autre, d'où vient qu'elle eſt couronnée en voyant ſes vœux exaucez. Le Prophete augméte cete huile & cetre farine d'vne maniere ſi miraculeuſe, qu'elle n'en verra point la diminution, durant le temps de ſon beſoin.

C'eſt de la ſorte que la Prouidence agit; il ſufit de croire en cela pour eſtre heureux, & c'eſt aſſez d'eſperer pour viure contant. C'eſt elle qui nous aprend à luy demander tous les iours le pain de noſtre

nourriture, afin de tenir nos cœurs enchaisnez par ce lien de necessité, sçachant que ceux de l'amour se peuuent rompre. Adorable bonté; de nous faire achepter d'vn desir seulement, tout ce que nous pouuons pretendre d'elle.

QV'IL FAVT CHERcher ſon repos dans la condition ou l'on eſt appelé, puis qu'on ne ſçauroit la trouuer ailleurs.

Chap. VII.

IL eſt vray ie le dis encore, la grandeur ou la petiteſſe du cercle ou nous ſommes enfermez, ne font pas le repos de la vie, tout git à remplir ſon eſtenduë en re-

gardant ſon centre, & de ne porter iamais nos penſées au-delà, c'eſt le ſeul moyen de ſe contenter. Si tous ceux qu'on voit en diferentes conditions, & ſur nos teſtes, & ſous nos pieds, nous donnoient également & de l'enuie, & de la pitié, on nous pourroit mettre au nombre des plus malheureux du monde; il faut que chacun demeure dans la place qui luy eſt marquée, ſans auoir d'autre ſoin que de la remplir, au lieu de l'occuper. A quoy ſert-il de porter nos deſirs ſur le Throſne d'vne puiſſance ſouueraine, ſi nous

ſommes nays pour eſtre ſujets. Encore que les deſirs inutiles nous puniſſent, par l'inquietude qu'ils nous cauſent, leur vanité eſt criminelle; & c'eſt viure malheureuſement, de n'eſtre heureux qu'en eſperance.

Deſlors qu'on eſt attaché à vne condition, il faut ſe repreſenter que la Prouidence en a fait les liens, pour nous oſter la penſée de les rompre, & nous donner le ſoin en meſme temps d'y faire ſon deuoir pour trouuer ſon repos, en y cherchant ſon ſalut.

Quel plaiſir, de ne ſonger

iamais qu'à se satisfaire, en faisant ce qui est iuste ; quel bonheur de trauailler sans cesse à sa felicité, en connoissant la cause de nos malheurs; & qu'elle tranquilité de conseruer celle que la raison nous donne, en nous faisant remplir auec ioye le petit espace ou nostre destin nous tient enfermez.

On doit regarder auec admiration tout ce qui est éleué au dessus de nous, puis que Dieu l'a ordonné de la sorte, & tout ce qui est au dessous nous doit remplir de ioye, puis qu'on se trouue dans vn milieu, qui peut

ſeruir de fondement à noſtre repos.

N'eſt ce pas vn heureuſe deſtinée, de n'eſtre ny riche, ny pauure, & de ſe voir dans vne aſſiete d'où l'on peut regarder les grandeurs ſans enuie, & les miſeres ſans crainte. Que les grands marchent en triomphe dans leur carriere, il ſufit de franchir la noſtre heureuſement, que chacun parle d'eux au bruit de la gloire qui les enuironne. Celuy qui marche en ſilence ſera couronné, l'honneur du monde y demeure enſeuely : Il vaut mieux en mépriſer les Threſors, qu'en

auoit la iouyssance.

La condition ou Dieu nous apele est vn mestier qu'il faut exercer, aprez en auoir fait l'aprentissage ; & comme la iustice seule nous peut instruire, on n'a qu'à marcher dans ses voyes, pour y reüssir. Tout passe ie l'auoüe ; mais la satisfaction de faire son deuoir nous demeure : Tout s'enfuit ie le confesse ; mais le contentement de vieillir à la suite delà vertu, nous suit au de-la du Tombeau.

Combien de fois ay-ie souhaité des biens aparens dont la possession m'auroit rendu malheureux, par des

disgraces inconnuës qui l'accompagnoient inseparablement. Tout ce qu'on desire hors de Dieu ne peut reüssir qu'à nostre dommage, & quand le succez en seroit aujourd'huy fauorable, il changeroit demain de face, à nostre confusion.

Les sages regardent l'inconstance du Temps auec leur fermeté ordinaire, & sans mesurer leur force à la pesanteur de leur fardeau, ils le portent auec d'autant plus de courage, qu'ils ont peu de chemin à faire, apres estre persuadez que celuy qui leur a mis sur les épaules, ne per-

metra pas qu'ils en ſoient acablez. Chacun peut eſtablir ſon repos dans la condition où il ſe trouue, à la ſeule lumiere de la raiſon, puis qu'elle luy montre le chemin qu'il doit tenir pour viure contant.

Comme la paix de l'ame fait le bonheur de la vie, il ne doit ſouhaiter que ce qui eſt iuſte, ny eſperer que ce qui eſt neceſſaire, afin de iouïr de la tranquilité que la iuſtice de ſa pretention & de ſon attente luy peut donner. Ce n'eſt pas aſſez de viure, il faut gouſter le plaiſir de la vie, & l'on n'en

treuuera iamais de veritable que celuy de remplir la place que nous occupons puis que le vuide qu'on y laisse fait toutes les inquietudes que nous ressentons.

Il ne faut iamais éleuer son ambition sur vn degré ou l'on ne peut monter, que de pensée ? laissons l'auenir à la disposition de la Prouidence, cette souueraineté luy est propre, & demandons luy la grace de iouyr en passant du present, puis que nous ne sçaurions le posseder d'autre sorte, sans nous inquieter de sa fuite continuelle, voyant que nous marchons

auec luy, d'vn mesme pas.

O que les plaintes sont mesceantes à la bouche d'vne creature, quand elles s'adressent à son Createur; comme le neant, d'où sa main toute puissante l'a tirée doit estre continuellement l'objet de ses pensées, il faut que toutes ses paroles soient de remerciment, & de reconnoissance, au souuenir de cette grace, puis qu'elle ne la sçauroit iamais meriter: Est-il rien de plus iuste, que de prendre le Temps comme celuy qui l'a faict nous le donne si nous viuons de iour à autre sans en

auoir vn ſeul d'aſſeuré : Toutes les fois que nous portons nos penſées au delà, nous franchiſſons les limites qui nous ont eſté preſcrites, le Createur des Siecles reſerue, l'abſoluë diſpoſition de leurs momens à ſa miſericorde & à ſa Iuſtice, qu'importe auec quelle liurée on franchiſſe la carriere de la vie, ſi les derniers pas en ſont couronnez. Le chemin qu'on a faict ne ſe conte pour rien; Et comme celuy que nous auons à faire nous eſt inconnu, il nous doit eſtre indiferent, dans la neceſſité de marcher touſiours, de nous

faire admirer de ceux qui nous ſuiuent, & de ceux qui nous accompagnent, puis que noſtre deſtinée leur eſt commune, dans le doute ou ils ſont, ou de leur bonne fortune, ou de leur malheur.

Quand vn homme peut viure de ſon talent, il n'a pas ſujet de ſe plaindre de la fortune: Il y a du contentement à ſe nourrir des fruicts qu'on a ſemez, & de cultiuer la terre qui les porte, pour en faire vne nouuelle moiſſon. Il ſufit que Dieu beniſſe noſtre trauail, que ſi le neceſſaire vient à nous man-

quer, la confiance en Dieu, ſans doute nous a manqué la premiere; qui met en luy ſon eſperance, n'eſpere iamais inutilement.

Encore qu'il y ait autant de diuers chemins pour aller à la mort qu'on voit de conditions diferentes, tous aboutiſſent au Tombeau; Et comme les momens de noſtre reſpiration ſont des momens de grace, puis qu'on n'en a pas vn ſeul d'aſſeuré; Il nous doit eſtre indiferent de terminer noſtre vie auec pompe & ſans éclat, celuy-cy n'eblouït que les yeux, l'autre ne frape que les oreil-

les, & l'on perd le souuenir de tous les deux, dans vn instant. La mesure du bien n'est pas celle du contentement : à quelque estat on l'on soit reduit, on est tousiours heurenx quand on a l'esprit en repos ; Et le moyen de le trouuer c'est de se ontenter du necessaire, & de mepriser l'inutile, puis que cette moderation & ce mespris font la vraye felicité.

Quand le cercle ou nous sommes enfermez est de trop grande estenduë, la raison nous peut seruir de compas pour l'apetisser; Et lors qu'elle seule y trauaille, on en

doit esperer vn fauorable succez. La pompe qui nous suit ne faict pas nostre felicité, c'est la vertu qui nous acompagne, & comme en pratiquant celle-cy, l'autre nous est permise, nous n'auons plus rien à souhaiter.

Il n'est point de petite condition où l'on ne trouue le repos que l'on cherche, & comme chacun peut reussir en ce dessein par sa bonne vie, plutost que par sa grande fortune, celle-cy luy est inutile, quand il met l'autre en vsage.

L'homme seroit bien malheureux si son contentement

dependoit d'autruy : ſon repos & ſon ſalut ſont egalement entre ſes mains, ce doit eſtre vn ouurage de ſa façon, Et deſlors qu'il trauaille & à l'vn & à l'autre, la bonté de Dieu eſt ſi grande qu'il couronne ſon trauail auant qu'il ſoit acheué, par l'eſperance ſenſible d'en voir vne heureuſe fin.

C'eſt l'auantage qu'on a de ſeruir Dieu ; dés le moment qu'on luy vouë ſes ſeruices, il les recompenſe par le plaiſir qu'on en reçoit, puis qu'il nous faict reſſentir les douceurs du bien qu'on eſpere, auant que de nous

en donner la possession.

Admirables effets de la vertu, il est impossible de l'aymer & de se plaindre, qu'on ne nous parle plus des difficultez qu'on trouue à la suiure, le plaisir en surpasse la peine, l'on oublie celle-cy dés le moment qu'on ressent l'autre.

Ie sçay bien que l'ambition n'a point de limites, que chacun se faict vn degré de fortune, où il monte à tous momens de pensée, ne pouuant y monter en effet; & c'est en cela que nous sommes ingenieux à nous affliger nous mesmes, de marquer tousiours

nos visées au dessus de nostre pouuoir.

On a beau se persuader en faisant reflexion sur nostre vie passée, qu'il n'a tenu qu'à nous d'estre beaucoup plus riches, & beaucoup plus heureux que nous ne sommes. Ce n'est pas la sagesse du monde qui faict les grands, & les heureux, elle y contribuë si peu qu'il faut tout attribuer à la Prouidence, comme elle nous sert de guide dás le chemin que nous tenons, elle nous conduit à sa fin, & cette fin est tousiours heureuse quand nous suiuons, ses ordres auec soumission.

Puis que Dieu nous a de-

ſtinez auant que de naiſtre à la condition que nous deuons exercer; c'eſt à nous à luy faire voir noſtre obeiſſance, apres auoir connu ſes volontez, ſans conſiderer l'employ qu'il nous donne: Tout git à nous ſauuer, & comme nôtre ſalut eſt attaché à nos œuures, plutoſt qu'à nos dignitez, celles-cy ſont inutiles, les autres neceſſaires, & cette neceſſité nous doit eſtre d'autant plus agreable qu'elle a pour object vn bien infiny.

Il n'y a qu'vn Paradis à donner? il n'y a qu'vn Paradis à pretendre, c'eſt vn prix commun à tous, c'eſt vne recom-

pense destinée à tout le monde, & pour l'emporter c'est assez d'estre homme de bien, cette qualité est preferable à toutes celles que la Fortune nous peut faire aquerir.

Ce n'est pas qu'il n'y ait de diuers chemins de la vie à la mort, Mais comme tous aboutissent au Tombeau, c'est là où les Riches & les Pauures se confondent ensemble : c'est là où les cendres d'Alexandre & celles de Diogene ressemblent si fort les vnes aux autres qu'on n'y scauroit mettre aucune difference; L'vn a paru comme vn éclair; a

faict du bruict comme la foudre, mais il s'est dissipé comme vn orage, & a passé comme vn torrent sans nous rien laisser que de la bouë, & l'autre apres auoir renfermé son ambition dans le mesme Tonneau qui luy seruoit de giste, a faict confesser aux plus grands du Monde, qu'il y a plus de contentement à le mépriser, qu'à le conquerir.

Il faut tousiours estre persuadé que la place que nous ocupons est la meilleure de toutes: que si elle nous paroist trop petite elle s'agrandira à mesure que nous nous

rabaisserons, l'humilité ne tient pas beaucoup d'espace. Ce n'est pas à nous de marquer nos rangs icy bas, la Prouidence nous les donne, & le dernier est aussi honorable que le premier, quand on le garde auec soumission puis qu'elle faict toute nostre gloire.

Que c'est estre heureux en quelque estat où l'on se trouue, de subir auec respect les loix de celuy qui nous y reduit; qu'on n'aprehende pas de sucomber sous la pesanteur du fardeau, il cognoist nos forces, & qu'on ne s'imagine point qu'il ferme

l'oreille à nos priere, il donne audience à tout le monde. Soyons muets dans nos douleurs, ne perdós iamais l'esperance dans nos miseres, c'est le moyen de triompher de tout, dans nostre foiblesse. Nous sommes à la disposition de la Prouidence, comme des jettons dans les mains du Banquier : il les faict valoir autant qu'il luy plaist; Elle nous éleue, ou nous abaisse comme elle veut, il suffit que nous soyons le sujet de son employ, luy-mesme en faict l'importance.

Encore que personne ne nous regarde en marchant

dans nostre carriere à la suite de la vertu, tout le monde nous admire quand nous sommes au bout, parce qu'elle nous couronne, & la Reputation que nous laissons nous faict rendre la gloire qu'on nous auoit derobée.

On oublie tousiours quand nous mourons le prix de la liurée que nous auons portée durant la vie : on regarde seulement celle dont on se depoüille, parce que la maniere de la quitter en faict la valeur.

Quand nous auons faict nos premiers adieux au monde en rompant les plus fortes

tes les attaches qu'on y peut auoir, les derniers nous couſtent fort peu; Et quand nous confondons les vns auec les autres, en l'abandonnant tout à faict auant qu'on s'en ſepare, c'eſt heureux moment eſt celuy-là meſme de noſtre felicité, puis qu'on commence d'eſtre heureux dés l'inſtant qu'on vit de la ſorte.

QV'IL FAVT PREN-dre le Temps comme il vient par raison plutost que par necessité, afin d'adoucir les rigueurs de celle-cy par la force de l'autre.

CHAP. VIII.

IE sçay bien que tout le monde prend le Temps comme il vient, mais les Sages le prenent comme ils doiuent, regar-

dant tousiours auec soumis-
sion les ordres souuerains de
celuy qui dispose de toutes
ses heures. Tout ce qui est
crée est dans vne si grande
dependance de son Createur,
qu'on ne peut rien conceuoir
au delà? Et c'est sur cette ve-
rité eternelle qu'vne ame
tousiours abaissée dans son
deuoir, ne pense iamais qu'à
s'en acquitter, le plaisir qu'elle
y prend se confond auec la
raison qui l'y oblige.

Comme la Prouidence sert
de guide au Soleil, dans tous
les pas de sa course: tous les
nouueaux iours qu'il nous
donne sont de nouueaux pre-

ſens qu'elle nous faict; Et c'eſt eſtre ingrat de ſe ſeruir de leur lumiere pour nous faire traiſner dans le chemin qu'elle nous a frayé, en ſubiſſant ſes loix auec contrainćte.

Tout le monde ſe plaint du Temps, & ſes pretieux momẽs font toutes nos richeſſes, puis qu'ils nous ſont donnez pour aquerir celles de l'eternité. Vne vie egale trouue chaque ſaiſon de meſme, qui vit bien en tout temps n'aprehende point l'inconſtance du Temps; Et comme le repos de la conſcience faict tous les beaux iours de la vie,

on ne ſe peut dire heureux ſi nous ne tirons d'elle ſeule noſtre tranquilité.

Encore que le bon & le mauuais temps ſoient contraires, ils ſe confondent enſemble aux yeux d'vne ame vrayment chreſtienne, comme elle eſt immuable dans la reſolution de les regarder d'vn meſme viſage, l'habitude de ſa conſtance luy donne de nouuelles forces pour eſtre inſenſible à tous les deux.

Nos cœurs ont beau reſpirer ſans ceſſe vn air touſiours changeant, noſtre volonté ne releue que d'elle-meſme, & elle eſt d'autant plus abſo-

luë qu'elle paroist soumise à celle de Dieu. Celuy qui nous a crées dans le Temps nous le donne tel qui luy plaist; Et il le faut prendre tel qu'il veut, afin que son vsage nous soit vtile, puis que nostre salut depend du bon employ que nous en faisons. Quand on vit sans y penser, on meurt de mesme, & ceux qui tiennent conte des heures de leur vie, ne sont point effrayez quand la derniere sonne, parce qu'ils sont tousiours en estat de partir. Dés le moment que nous sommes entrez dans la carriere de la vie, ce n'est plus à nous de nous enque-

rir quel temps il ſera durant noſtre courſe, il ſufit que la Prouidence en ait prononcé ce qui en doit eſtre, nos prieres ny nos plaintes ne changeront point ſes reſolutions.

Quand la crainte de l'auenir nous rend le preſent deſagreable, le mauuais vſage de celuy-cy nous faict craindre l'autre. Celuy qui vit aujourd'huy dans ſon deuoir n'aprehende point qu'on luy faſſe demain des reproches. Le ſage Chreſtien ſuit le Temps ſans releuer de luy, parce que toutes ſes actions regardent l'eternité; Et comme en ceſte veuë ſon cœur

demeure auſſi immuable que ſon objet, il ſe laiſſe emporter à la neceſſité, ſans reſſentir ſa violence, puis qu'en la preuenant d'vne obeiſſance volontaire, il trouue beaucoup plus de plaiſir que de peine dans ſa ſoumiſſion.

Encore que nous ne ſoyons pas maiſtres de noſtre imagination, & que ce ſoit elle qui faſſe nos deplaiſirs ſecrets, auſſi bien que nos ioyes publiques, vn eſprit éclairé des ſeules lumieres de la vertu ne prend iamais l'aparent pour le veritable: Il cherche ſon repos dans ſes ſentimens pluſtoſt que dans ſes penſées,

ſcachant par experience que ſon cœur n'eſt iamais deceu en la cognoiſſance de la tranquilité qui luy defaut.

Le ſolide repos eſt ſi different de l'imaginaire, qu'on ne peut prendre l'vn pour l'autre, comme l'ame ſe donne la ioye qu'elle ſent, elle ne ſcauroit meſconnoiſtre vn ouurage où toutes ſes puiſſances ont trauaillé ſans relaſche; Et c'eſt en vain que les plaiſirs des ſens ont des charmes pour la tenter, leur courte durée en rend la fauſſeté aparente, les veritables delices durent touſiours.

C'eſt fort mal employer

le temps que de ſe plaindre de luy : ſa viciſcitude continuelle nous faict egalement preuoir le calme dans la tempeſte, & l'orage dans la bonnaſſe ; Et c'eſt rendre inutile ſa raiſon de ne s'en ſeruir pas en la patience des maux qui n'ont point de remede, les plaintes d'vn eſprit inquieté augmentent ſon inquietude, & le ſilence d'vn cœur ſoumis, ſoulage la peine dont il ne peut guerir. Quelque longue que ſoit la douleur, quand la patience eſt de ſa meſure, les iours de ſa durée ſont bien doux à conter ; Et pour ſi grande que ſoit la

blessure, quand on sçait d'où elle vient, en voyant la main qui l'a faite, c'est raisonner foiblement de n'en soupirer pas de ioye, plutost que de regret.

Ie sçay bien que la nature parle souuent plus haut que la raison ; Mais comme elle propose & que la volonté decide, si nos pensées par la force de nostre imagination se rendent maistres de nos sentimens, il sufit que le cœur qui les conçoit les desauouë, pour tirer son repos de l'inquietude mesme dont il est agité.

C'est estre bien malheu-

reux de ne ſcauoir ny viure ny mourir : La vie nous inquiete, & la mort nous faict peur; Que peut-on ajouter à nos miſeres pour les rendre plus grandes.

Le ſouuerain remede à tous ces maux, c'eſt de marcher dans les voyes de la Iuſtice, auec deſſein de ne s'en éloigner iamais, puis que c'eſt vn chemin où l'on a droict d'eſperer les graces du Ciel, & où l'on ne ſcauroit craindre les malheurs de la Terre. C'eſt là ſeulement où l'inconſtance du temps ne nous touche point, parceque nous ſommes éleuez au deſ-

sus d'elle: C'est là où l'empire de la fortune nous est inconnu, par ce que nous ne releuons que de celuy qui donne le mouuement à sa roüe: & quand nostre cœur seroit remply d'amertume, il sufit que Dieu qui la verse dedans luy fasse cognoistre pour sa consolation, qu'elle sort du Calice où luy-mesme a estanché sa sôif.

Ceux qui viuent pour l'eternité, ne se plaignent iamais du temps, parce que toutes les fois qu'ils pensent à son estenduë quelque longue qu'elle puisse estre, ils la considerent si peu, comme

n'estant rien du tout en comparaison de celle de l'autre, qu'ils desauoüent par auance les plaintes qu'ils en pourroient faire.

Quand toutes nos pretentions sont dans le Ciel; Nous faisons delicieusement nostre voyage sur la terre, sans regarder iamais ny le passé, ny l'auenir, puis que nous n'auons que l'vsage du present; Encore est-ce d'vne maniere estrange, comme tousiours nouuelle, si le moment que nous respirons se confond de telle sorte auec celuy qui luy succede, qu'on n'a pas la liberté de faire reflexion

ny ſur l'vn ny ſur l'autre, tant il eſt vray que leur fuite eſt precipitée.

Que le Temps eſt pretieux à vne ame vrayment chreſtienne, & qu'elle eſt menagere de ſes momens, comme chacun peut eſtre le dernier de ſa vie, elle faict reflexion ſur la neceſſité de s'en ſeruir vtilement, puis que ſon ſalut depend de leur employ.

Elle ſcait que le temps n'a point de retour, & que le Soleil qui éclaire ſa fuite en marchant auſſi viſte que luy, ne retourne iamais ſur ſes pas, quoy qu'il franchiſſe

tousiours vne mesme carriere, chaque iour est diferent de celuy qui l'a deuancé. Ce qui l'oblige, ne sçachant point le nombre de ceux de sa vie, de n'en perdre pas vn instant, puis que d'vn seul depend son eternité.

Nous ne pensons iamais qu'à passer le temps, & l'on ne sçauroit comprendre la vitesse de sa fuite. Chacun se plaint toutesfois qu'il va trop lentement, ou qu'il ne marche pas assez viste; quelle foiblesse, nous n'auons que le temps qui nous reste à viure pour aquerir l'eternité, & l'on trouue à dire à sa longue durée

durée pour en faire la conqueste, comme si l'esperance en donnoit la possession.

Ie ne sçaurois croire qu'on se lasse, dans l'heureux employ de trauailler à ses propres couronnes, chacun doit estre l'ouurier de son salut, & quand l'ouurage nous paroist penible, il faut balancer la peine qu'on ressent, auec le bien que l'on espere, le desir de celuy-cy, nous rendra la douleur de l'autre insensible; n'est-il pas iuste d'acheuer sa besogne auec sa iournée, pour receuoir la recompense qu'on attend; la disproportion est si grande; de la gloi-

re qu'on remporte, & du soin qu'on a pris, n'en sçauroit faire la comparaison ; vn iour de trauail nous donne vne eternité de repos; quelle conuenance de l'vn à l'autre.

Ie ne sçaurois souffrir ces prodigues de leur temps, dans l'honteuse profusion qu'ils en font; comme s'ils estoient maistres de leur destinée : ils ne pensent à leur vie que quand elle est passée; comme si leur memoire auoit la vertu d'en renouueller les iours. Ceux qui ne regardent les cheueux blancs de leurs testes, & les rides de leurs visages, qu'au trauers des lunetes, n'ont ia-

mais tenu conte de leur âge. C'eſt eſtre bien malheureux de viure ſans y penſer, puis que cette vie imaginaire ſe termine à vne mort d'autant plus veritable qu'elle eſt eternelle.

QVE COMME LE desir & la crainte causent toutes nos peines & font tous nos deplaisirs, il ne faut desirer que Dieu, & ne craindre que luy-mesme pour estre tousiours content.

CHAP. IX.

L'Experience nous aprend, que nos vains desirs, & nos craintes imaginaires, font toutes nos

inquietudes, & causent tous nos deplaisirs. Il n'est point de cœur sans desir, on ne voit point d'ame sans crainte; Et comme celle-cy nous rend presens tous les maux qui nous peuuent arriuer; Et que celuy-là nous faict viure en languissant dans vne vaine attente, on peut soustenir auec raison que si l'vn nous rend malheureux, l'autre augmente le nombre de nos miseres.

Que c'est vne triste vie, d'en desirer tousiours le bonheur sans le posseder iamais, & d'en ressentir toutes les peines par l'aprehention

qui nous en demeure. Tout ce qu'on souhaite nous tourmente, aussi bien que tout ce qu'on crainct, nos desirs nous font aller au deuant de l'auenir, pour chercher ce qu'on ne peut trouuer: Et nos craintes plus ingenieuses, apres auoir remply nostre imagination de l'horreur qui les acompagne, aprochent si fort de nous le mal qui en est esloigné, qu'on se sent blesser, sans voir la main qui nous blesse.

C'est estre bien malheureux de porter dans le sein vn cœur tousiours fecond en desirs, sans desirer iamais ce qui nous

eſt neceſſaire, & touſiours inepuiſable en craintes, ſans craindre d'offencer Dieu. Nous ſoupirons apres des biens periſſables, & nous ne deſirons pas le bien ſouuerain; Nons aprehendons les maux qui nous peuuent arriuer, & nous ne craignons pas celuy qui nous en peut garantir. Quelle eſtrange manie, d'eſtre ingenieux à s'affliger ſoy-meſme, dans des inutiles deſirs, & par des vaines craintes. Nous employons le preſent à ſouhaiter l'auenir, pour n'eſtre iamais contans qu'en eſperan-

ce; & nous rendons l'auenir present, pour souffrir tous les maux dont on est menacé.

Il faut assouuir l'auidité de nos cœurs tousiours beans apres des felicitez nouuelles; Et comme ils ne peuuent estre remplis que de Dieu on ne doit desirer que luy, puis que luy seul comprend tous les biens souhaitables: Il faut dis-je guerir nos ames de la crainte qui les tirannise; Et comme le crime en faict la peine, nous deuons viure innocemment, puis que l'innocence peut faire nostre repos.

Celuy qui desire Dieu de tout son cœur ne le sçauroit remplir de nouueaux desirs, il n'a rien plus à desirer; Et quand la crainte des malheurs seroit grauée fort auant dans son ame, s'il se represente que le plus grand de tous est celuy du peché, tous les autres luy seront insensibles.

O qu'il est doux de faire l'experience de cette verité tous les cœurs soupirent sans voir l'objet qui les faict soupirer : Toutes les ames craignent sans cognoistre la cause de leur crainte, on desire des biens perissables dont on

ne peut iouyr qu'en passant; Et l'on meprise vn bien infiny, dont la possession doit estre eternelle; On crainct des maux imaginaires qui le plus souuent n'arriuent pas, & l'on ne songe point à ces suplices qui nous sont destinez, dont le chastiment est infalible. Celuy qui ne souhaite que ce qui est iuste; voit tousiours ses vœux exaucez, & quand on vze bien du present, on n'aprehende point l'auenir.

Que les paroles de Sainct Thomas d'Aquin raisonnent delicieusement à mes oreilles quand il repond à Dieu, dans

la liberté de souhaiter de luy quelque grace *qu'il ne desiroit que luy-mesme* ; Mais si cette responce paroist merueilleuse, la bonté de celuy à qui il la faisoit est bien sans comparaison, beaucoup plus admirable encore, puis qu'elle mesme la luy suggeroit, afin qu'il n'eust iamais rien à craindre ny à desirer.

Comme on ne sçauroit aymer Dieu moderement, on ne peut ballancer le desir de posseder sa gloire, auec le soin d'acquerir les honneurs icy bas; Et c'est ce malheureux partage de nos cœurs qui en faict toutes les inquietudes.

Nous desirons egalement & les delices du Ciel, & les contentemens de la Terre; Et d'vn mesme cœur nous aprehendons tout à la fois, & les malheurs de ce monde, & les peines de l'autre ; Iugez si cette nature de souhaits, & si cette sorte de craintes nous peuuent faire trouuer le repos que nous cherchons.

Celuy-cy voudroit violer les vœux publics qu'il a faicts, comme s'il ne sçauoit pas que la volonté en est aussi criminelle que l'action; Quel aueuglement, au lieu de subir la loy qu'il s'est imposée, de plier le col au ioug qu'il s'est

donné, & de porter les chaiſ-
nes qu'il s'eſt faict luy meſ-
mes, il s'afflige, il ſe tour-
mente, ſans conſiderer que
ſon affliction ne change point
la rigueur de la loy, que ſon
tourment n'amolit pas la du-
reté de ce ioug, & que ſon
inquietude rend ſes chaiſnes
plus peſantes. Qu'il y a de
plaiſir de viure dans des liens
que Dieu a ourdis de ſes mains
propres, apres luy en auoir
demandé la grace; Que c'eſt
vn grand bonheur de mourir
dans vne priſon, dont il eſt
le geollier, apres luy en auoir
donné les clefs; Et que c'eſt
vne gloire ſenſible de pou-

uoir remplir la place qu'il nous a marquée de toute eternité, dans la condition où sa prouidence nous appelle, quelle destinée plus heureuse pourroit-on souhaitter.

On en voit d'autres qui desireroient se descharger du pesant fardeau de leur mariage, apres auoir oublié que la minute du contract en a esté faite dans le Ciel, auant que les Notaires l'ayent passé sur la terre, les liens que le Ciel ourdit, & dont la foy puplique enchaisne les cœurs, ne se peuuent iamais rompre. Ce sont ces desirs également sacrileges & inutiles, qui se

rendent les tyrans & les bourreaux de tous les cœurs infidelles qui les conçoiuent.

Il y en beaucoup qui se font malheureux par la crainte de le deuenir, dans le peu de foy qu'ils ont à la Prouidence? comme si elle estoit obligée à leur donner caution du secours qu'ils en doiuent esperer.

C'est cette crainte seruile & criminelle qui tient à la genne toutes les ames qu'elle maistrise, & qui faict autant de malheureux qu'elle frape d'imaginations, Il ne faut craindre que les malheurs qui sont inseparables de nos cri-

mes, on ne ſcauroit eſtre malheureux & innocent, vne conſcience paiſible rend vne ame tranquile.

Quand la Iuſtice regle nos deſirs, elle en oſte l'inquietude, & lors que le deuoir iuſtifie nos craintes, luy-meſme nous les faict conceuoir ſans eſtonnement. Il faut deſirer le bien & craindre le mal? Et comme Dieu eſt le ſeul bien ſouhaitable, & le peché le ſeul mal qu'on doit aprehender; nous deuons ſoupirer ſans ceſſe apres l'vn, & n'eſtre capable d'auerſion que pour l'autre; ſi l'on veut trouuer le repos de la vie, & le bon-

bonheur de la mort.

Que c'eſt vn effroyable deſtin d'auoir icy bas toutes choſes à ſouhait, puis qu'on n'y peut poſſeder que des biés periſſables. Dieu permit aux plus ambitieux des Roys de faire la conqueſte du monde; Et deſlors qu'il en fut le maiſtre il connut que ſon ambition l'auoit deceu, puis qu'il fut contraint de borner ſon eſtenduë, dans l'eſpace de ſept pieds de terre, dont il auoit beſoin pour faire ſon tombeau.

Les vns deſirent les richeſſes, ce deſir coûta la vie & l'honneur à Craſſus; le dy

l'honneur, sa memoire est honteuse à la posterité. La Fortune vendit si cher à Cæsar, l'enuie d'essayer seulement la couronne de l'Empire du monde, que la premiere fois qu'il la mit sur sa teste, elle succomba sous sa pesanteur. Neron n'estant pas satisfait de la qualité d'Empereur, desira celle de Comedien pour remplir l'attente du Theatre; mais luy mesme fut le sujet d'vne sanglante Tragedie; & apres auoir donné de plaisir au peuple durant sa vie, il le diuertit du spectacle de sa mort.

Il y en a beaucoup qui voudroient auoir vn bel esprit,

ſans conſiderer que ſa beauté conciſte en la bonté, & cette bonté en la ſeule lumiere qu'il nous donne pour trouuer le chemin de noſtre ſalut.

Les Dames ne ſouhaitent que la beauté; comme ſi elles ne ſcauoient pas que ſon deſtin eſt le plus malheureux du monde, toutes les beautez du corps ſont des fleurs de iardin, qui nous diſent adieu en les regardant, puis qu'on ne peut les regarder qu'vne fois, dans le vif éclat que le Soleil leur donne.

Ne deſirons que Dieu, ne craignons que luy-meſme, c'eſt l'vnique moyen

de trouuer le repos au milieu des inquietudes dont on peut estre agité.

QVE TOVT LE bonheur de ce monde con-ciſte en la recherche des moyens, pour aquerir les felicités de l'autre.

CHAP. X.

JE ne ſcaurois excuſer ceux qui cherchent inutilement le repos de la vie, puis que chacun le peut trouuer en trauaillant à ſon ſalut, comme ce trauail ſe confond auec la tranquilité, ſi nous en con-

ſiderons & l'objet & la fin ; on ne peut eſtre maheureux en agiſſant de la ſorte.

Que ſcauroit-on en effet conceuoir de plus delicieux que d'employer le temps de cette vie toûjours agoniſante, à la conqueſte d'vne nouuelle qui ne connoiſtra point la mort; quel bonheur peut eſtre plus grand que celuy de trauailler à nous rendre eternellement heureux ; & quelle gloire plus ſolide ſcauroit-on pretendre, que celle de ſe faire des couronnes dans le Temps, que ſon inconſtance ne nous ſcauroit oſter. C'eſt en ce ſeul employ, c'eſt en ce ſeul tra-

uail, & en cette ſeule action que conciſte la felicité de la vie.

Eſt-il rien de plus veritable que la ioye d'vne ame innocente; eſt-il rien de plus charmant que la tranquilité d'vn eſprit qui ne penſe qu'à bien faire, & peut-on ſe repreſenter vn cœur moins agité, que celuy qui embaume le meſme air qu'il reſpire, de l'odeur d'vne belle vie.

Ie n'aprehende point qu'on mette en doute cette verité, chacun peut reſſentir ce que ie dis, la raiſon conuainc les plus incredules, ſur la foy de leurs propres ſentimens.

Il ne faut s'ocuper qu'à faire ce qu'on doit, pour ne s'ennuyer iamais, il ne faut que penser à la felicité que nous pretendons, pour estre toûjours heureux ; & le seul moyen de viure en repos, c'est d'y mettre sa conscience.

I'ay de la peine également à soufrir, ceux qui s'ennuyent toûjours; comme s'ils viuoient sans y penser, & ceux qui se plaignent sans cesse des maux qu'ils endurent, comme s'ils auoient oublié les maux qu'ils ont faits; La vie est vn employ trop important pour n'y penser pas, puis qu'elle ne nous est donnée que pour aquerir

l'eternité, & les plaintes sient mal à la bouche d'vn Chrestien, on doit la soumission à la loy, & l'oracle qui l'a prescrite nous impose silence.

Que ceux qui sont à charge à eux mesme me semblent malheureux: Ils se cherchent inutillemét en leur presence & ne se trouuent iamais; & comme ils viuent par necessité, plutost que par raison, ils traisnent leurs chaisnes au lieu de les porter, & soupirant sans cesse tout l'air qu'ils respirent: ils meurent aussi miserables qu'ils ont vescu, sans auoir iamais faict reflexion, ny sur la vie, ny sur la mort.

Les plaintes de ces esprits forts ne me paroissent pas moins criminelles , quand d'vne impudence de Demon, ils trouuent à dire à toutes choses ; comme si le hazard en estoit le Createur ; ils voudroient reformer les desordres du monde, & leur vie est vne image de confusion.

Ce n'est pas le moyen de viure en repos que de s'inquieter de tout ; on ne sçauroit estre heureux sans y penser ; il faut que chacun trauaille d'vne action continuelle à l'establissement de sa felicité, pour en jetter des fondemens inebranlables ; & si l'on veut

voir ſon trauail couronné, on le doit rendre continuel, puis qu'vn moment d'interualle peut-eſtre celuy de noſtre perte.

Mais qu'on ne s'eſtonne point de la peine qu'on y peut trouuer, elle eſt balancée d'vn plaiſir qui la rend inſenſible; & ſi elle ſe fait ſentir, ſes rigueurs ont des apas qui la font aymer, au lieu de la faire craindre.

Comment ſe peut-on dire malheureux en marchant ſur les pas de celuy qui a pris en partage toutes nos miſeres; de quel tourment ſcauroit-on auoir le cœur attaint, à la

ſuitte du Dieu des ſouffrances, & de l'homme de douleurs; les diſgraces qu'il nous enuoye ſont des felicitez, la main qui les donne en change la nature; Que ſi l'on n'en gouſte pas les douceurs qui les accompagnent, c'eſt alors ſeulement qu'on ſe peut dire malheureux, puis que noſtre inſenſibilité rend noſtre malheur veritable.

Quand les felicitez du Ciel ne ſont pas l'objet de nos deſirs, le bonheur que nous eſperons ſur la terre faict la cauſe de nos inquietudes; ſi nous n'auons l'eſprit remply des penſées de noſtre ſa-

lut, noſtre cœur demeure vui-
de de conſolation, dans les
dangers qui preſagent noſtre
perte.

Encore que les belles ames
ſoient au deſſus de l'intereſt,
celuy de la gloire les anime
ſi fort à la conqueſte de ſes
couronnes, que l'impoſſible
leur paroiſt facile pour les em-
porter. Il en eſt de meſme de
ceux qui n'ont de l'amour
que pour les choſes eternelles,
à quelque prix que le Ciel
mette leur iouïſſance, ils ne
s'eſtiment heureux qu'en la
recherche des moyens de l'a-
querir, & comme en cela leur
bonheur eſt touſiours beau-

coup plus grand que leur peine, ils oublient celle-cy pour gouster l'autre plus sensiblement.

Certes ceux qui se disent malheureux, en franchissant vne carriere dont les felicitez du Ciel doiuent estre le prix de leur course, le sont en effect, & dans leur aueuglement, & dans leur insensibilité, puis qu'ils ferment les yeux à la brillante lumiere qui les éclaire, apres s'estre rendus insensibles à la douce esperance qu'ils ont droict de conceuoir.

N'est-il pas honteux à de fidelles Chrestiens de voir en-

cherir sur leur fidelité des infidelles Macedoniens à la suitte d'Alexandre, puis qu'il les traisne apres luy, auec les seuls liens de l'espoir de ses conquestes, sans auoir d'autre caution que celle de son courage inuincible: Les plaines sablonneuses de l'Asie n'ont plus d'horreur pour alantir les pas de leur marche, & les écueils sans nombre de la mer Caspiene ne sçauroient les arrester plus long-temps sur le riuage, apres s'estre persuadé de surmonter les autres. Ils veulent vaincre, ou mourir, quoy que la fin

de leur vie, soit la fin de leurs esperances.

Quel personnage pouuons nous faire à la veuë de ces Heros infortunez, puis qu'ils portent auec eux toute leur fortune, serons nous tristes à la veille du iour qui nous doibt combler d'vne ioye eternelle. Nous dirons nous malheureux, dans les iustes pretentions d'vne felicité qui ne finira iamais: Viurons nous en inquietude en l'attente infalible de ce repos, dont Dieu mesme doibt estre le fondement. Et aurons nous tousiours la bouche ouuerte pour

murmurer contre nostre destin, comme si nous doutions de la bonté de celuy qui en a rendu les loix inuiolables.

Ce Monarque qui n'a que de la terre à donner se faict suiure auec ioye dans tous ses longs espaces par vne foule de diuers peuples; Et le Createur du Ciel qui le promet pour recompense ne nous engage à sa suitte qu'à regret, puis que nous pleurons tousiours, puis que nous soupirons sans cesse, en marchant apres luy ; Mais ie ne m'en estonne pas, comme vn cœur partagé n'a point de maistre on ne scauroit aymer le Ciel

& la Terre tout à la fois, si l'on ne se donne tout entier à Dieu, le peu que nous reste sufit pour disposer de nos volontez, au mepris de la sienne; Et c'est ce qui faict nostre malheur.

Il ne faut se point flater où il y va du bonheur de la vie, nous ne le trouuerons iamais en ce monde, si nous ne le cherchons dans l'autre, en donnant toutes nos pensées & toutes actions aux soins de l'aquerir, puis que de ce trauail mesme nous pouuons tirer nostre repos.

QVE POVR ESTRE heureux dans le monde il y faut viure du iour à la iournée en faisant toûjours son deuoir, puisque chasque moment peut-estre celuy de nostre retraite.

Chap. XI.

CEux qui font gloire d'estre heureux icy bas, ont oublié sans doutte, que le monde este vne

prison remplie de criminels condamnez à la mort, par vn Arrest irreuocable, & qu'ils attendent à toute heure celle de l'execution. Le Temps nous conduit au tombeau par le chemin que la Prouidence luy a frayé ; & quoy qu'il porte l'horloge à la main, pour marquer la durée de nostre voyage, il ne sçait pas le moment qui le doit terminer.

Dans cette incertitude du iour, de nostrè mort infalible, on ne sçauroit trouuer le repos de la vie que par le mépris qu'on en fait : Parce que ce mépris rend si beau le chemin que nous tenons,

qu'on marche auec plaiſir & l'on arriue où l'on và, auec ioye; Quelle ſatisfaction de faire ſon bonheur en faiſant ſon deuoir; & quelle ioye de ſuiure ſon deſtin en ſuiuant la vertu: Eſt-il rien de plus charmant que de ſubir tout à la fois, & les ordres que Dieu nous preſcrit, & les Regles que la Iuſtice nous donne, ſans perdre iamais de veuë noſtre intereſt, puis que la recompenſe du deuoir dont on s'aquitte, en obeïſſant à Dieu, & à la raiſon, eſt de la valeur d'vne gloire Eternelle.

Nous ſommes en peine de ſçauoir le bonheur ou le mal-

heur qui nous doiuent arriuer, chacun peut faire son horosco-pe. Ceux qui pesent leurs actions dans la balance de la Iustice ne doiuent point ap-prehender son glaiue ; com-me tous les diuers chemins de la gloire aboutissent sur son Throsne, toutes les diferen-tes voyes de la volupté nous conduisent dans ses precipices. La bonne vie fait la bonne for-tune.

Ie veux qu'vn homme soit grand à la mesure de son am-bition, ses grandeurs ne sçau-roient faire sa felicité ; il peut bien contenter ses sens par la pompe qui l'enuironne, mais

il ne peut ſatisfaire ſon cœur, par l'inquietude dont il eſt agité ; il a beau donner de l'enuie à tout le monde, s'il n'a l'honneur pour objet, cette jalouſie ſe changera bientoſt en compaſſion.

La priuation des richeſſes nous eſt bien plus vtile que leur iouyſſance, ſi nous ne les employons vtilement ; & comme la grace d'en bien vzer n'eſt pas donnée à ceux qui les ont mal acquiſes, leur mauuais employ eſt la premiere punition de leur injuſte conqueſte, puis que Dieu s'en reſerue la derniere dans les Enfers.

Le bien que nous aquerons est fort diferent de celuy que nous faisons, celuy-cy nous console, par le souuenir qu'il nous laisse, & par l'esperance qu'il nous donne, & l'autre nous afflige par le soin qui l'acompagne, & par la peine qui le suit. Il ne faut estre riche qu'en bonnes Oeuures, parce qu'elles seules ont la vertu de nous enrichir pour iamais. Tout l'or & l'argent demeurent sur la Terre qui les produit comme vne partie de son corps; que si les hommes ont mis de la diference entre l'vn & l'autre, il suffit que la verité les confonde ensemble.

Quand vne ame noircie de crimes verroit tous ſes vœux exaucez, elle ſeroit toûjours malheureuſe, puis qu'elle ſeroit toûjours criminelle ; le ſouuenir du mal qu'elle auroit fait luy oſteroit le ſentiment du bien qui luy ſeroit arriué, comme le repos de l'ame ne releue point de la fortune, elle ne peut rien contribuer à ſon établiſſement, ce doit eſtre vne ouurage de noſtre façon ; & il eſt d'autant plus admirable que nous trouuons dans ſa fin celle de nos deſirs, puis que nous n'auons rien plus à ſouhaitter.

C'eſt vn eſtrange aueugle-

ment d'aymer si fort la vie & de ne penser iamais à sa courte durée : Tandis qu'on s'amuse à conter les heures, quand l'horloge sonne, & à voir dans l'Almanach combien nous tenons du mois ; le temps se passe sans y songer, & lors qu'il est passé on y songe inutilement, puis qu'il n'a point de retour ; Ce n'est pas qu'il n'y aye du contentement à vieillir ; mais vne longue vie ne sçauroit estre agreable, si elle n'est tranquille, & comme son repos ne peut proceder que de celuy de nostre esprit, il faut de necessité trauailler toûjours à son esta-

bliſſement, ſi toûjours on veut eſtre heureux.

Ie mepriſe les preceptes de la Morale & de la Politique, quand il perſuadent qu'on doit ſe contenter du bien dont on iouït, dans l'impuiſſance d'en aquerir dauantage. Ce raiſonnement me paroiſt trop foible pour n'eſleuer pas mon eſprit plus haut. On peut bien eſtre ſatisfait de ſa fortune; mais on doit tirer ſa ſatisfaction d'vn autre principe, que de celuy de la neceſſité, puis que le plus ou le moins en cela, ne ſcauroit rien ajoûter à noſtre repos, ſi noſtre conſcience le produit.

La bonne & la mauuaise fortune sont indiferentes à l'homme de bien; comme il vit de iour à autre, sans en auoir vn seul d'asseuré, le Temps de l'abondance, & le Temps de la dizete luy sont egalement agreables, il ne pense qu'à suiure toûjours le bon chemin qu'il tient, pour voir couronné le dernier pas de sa course.

Ie ne m'estonne pas si les plaisirs du corps nous paroissent beaucoup plus sensibles que ceux de l'ame, les sens en font la premiere épreuue; mais comme la raison est plus croyable qu'eux, tous les esprits

raiſonnables demeurent per-ſuadez que comme les appas des derniers ont des douceurs ſans comparaiſon, par deſſus les autres. Les delices du corps, quoy que diferentes ſont toutes de meſme nature; ſoit en leur fauſſe aparence, ſoit en l'amertume qui les acompagne, puis qu'elles nous laiſſent toûjours en paſſant le regret d'auoir cru qu'elles eſtoiẽt veritables. Tout au contraire des plaiſirs de l'ame qui dans leurs diuerſité toûjours égaux, ſoit par leurs veritez immuables, ſoit par leur douceurs toûjours preſentes; mais comme le plus parfait de tous eſt celuy du

repos de l'esprit, puis qu'il a la vertu de calmer l'orage de nos passions, nous ne deuons soupirer qu'en son attente, scachant que sa priuation fait toutes nos inquietudes.

Quel plus grand auantage pourroit-on souhaiter dans le monde que celuy de n'y pretendre rien; n'est-ce pas estre contant de voir ses desirs accomplis, & toutes ses esperances terminées, c'est l'heureux destin de celuy qui met sa conscience en repos. Puis que d'vn mesme œil, & d'vn pareil visage il regarde toutes choses, & sans siller la

paupiere, & ſans changer de couleur : Puis dis-je que d'vn eſprit reſolu, & d'vn cœur ferme & conſtant, il preſte l'oreille & aux bonnes, & aux mauuaiſes nouuelles, ſans pareſtre ny émeu de ioye, ny touché de douleur.

C'eſt le glorieux ſort des ames predeſtinées, qui par les lumieres confonduës enſemble & de la grace, & de la raiſon, ne s'écartent iamais des voyes de la Iuſtice, en allant au tombeau; Et comme en s'aprochant de la mort elles regardent touſiours l'Eternité qui eſt vn ſejour & de ioye & de paix, celle de

leur conſcience leur en fait gouſter par auance les douceurs, puis qu'elles n'en conçoiuent point de plus ſenſibles.

Ie ne veux pas perſuader en cela le Lecteur par la force de la raiſon ſeulement, i'ayme mieux le conuaincre par la verité de l'experience, afin qu'il n'aye iamais ſujet de doutter, il n'a qu'à faire l'epreuue de ce que ie dis pour vn moment, puis que cét inſtant de repos ſufit, pour luy faire connoiſtre l'horreur de ſes inquitudes.

Comme le deſir de nous ſauuer eſt le ſeul objet qui peut.

peut remplir nos ames de ioye, la crainte de nous perdre doit estre la seule image qui la peut faire fremir d'horreur; & c'est sur cette nouuelle verité que le repos de nostre esprit nous doit estre bien cher puis qu'il nous rend d'autant, plus sensible l'esperance de nostre salut, qu'il diminuë l'aprehension de nostre perte.

Que S. Augustin auoit raison quand il demandoit à Dieu la grace de l'aymer de tout son cœur vn moment seulement, parce qu'il sçauoit bien que cet instant seroit le dernier de sa vie puis qu'il mouroit d'amour. Il

faut souhaiter de Dieu vne pareille grace en luy demandant celle de iouïr du repos de nostre conscience, si peut de temps qui luy plaira, puis que dans sa durée, quelque courte qu'elle soit nous connoistrons qu'on ne sçauroit viure contant si l'on ne vit dans sa crainte, ny mourir heureux si l'on ne meurt auec son amour.

QV'ON NE DOIT *penser qu'à bien viure pour bien mourir, puis qu'en cette ſeule penſée conſiſte le bonheur de la vie.*

Chap. XII.

CEux qui ſe mettent en chemin pour faire voyage ne doiuent auoir d'autre penſée que celle d'arriuer au lieu où ils vont ; & comme

on ne nous a apris à marcher que pour aller au Tombeau, il faut regarder le bout de noſtre carriere, à chaſque pas de noſtre courſe afin de la rendre moins penible, par l'eſperance de la franchir heureuſement. Ie ſçay bien qu'il eſt mal aiſé de gouſter le repos dans vne action continuelle, & qu'on ne ſçauroit trouuer icy bas la tranquilité qu'on y cherche en marchant toûjours dans le penible chemin qu'on y tient, mais il faut ſe repreſenter que le ſoin qu'on prend de s'aquitter de ſon deuoir eſt ſi agreable, que la ſatisfaction en balance la peine,

puis qu'on n'a pas moins de plaiſir à bien faire, qu'à receuoir la recompenſe du bien qu'on a fait.

Comme les delices de la chaſſe ſe font gouſter en courant apres la proye, par le deſir de la prendre, les plaiſirs de la vie ſe trouuent à combattre nos paſſions, par l'eſperance d'en triompher. Que ſi la plus forte eſt celle qui nous attache au monde, noſtre plus grande ſatisfaction ſe doit tirer de la reſolution d'en rompre les liens, auec d'autant plus de raiſon, qu'à meſure qu'on s'elogne de luy, on s'aproche de la felicité qu'on

desire, puis qu'en méprisant toutes les choses qu'il peut dõner, on s'éleue au dessus d'elles, & ce degré d'éleuation sert de fondement à nostre repos.

Ie ne conçoy rien de plus raisonnable, que de penser à ce qu'on fait pour le bien faire; que si tout le monde desire vne heureuse mort, comme il faut de necessité qu'vne heureuse vie l'ait deuancée, c'est souhaitter inutilement & l'vne & l'autre, que de ne faire iamais reflexion sur toutes les deux: La vie ne peut estre heureuse que par le bonheur qu'on se propose de la finir heureusement, puis que

de toutes nos actions la fin en doit faire la couronne.

Quel auantage nous seroit-ce de marcher tousiours sur des fleurs, & d'auoir les espines en partage, n'est-il pas bien plus doux en cueillant les vnes auec les autres de se faire vn bouquet de toutes ensembles, pour en sentir l'odeur en passant & d'en conseruer le souuenir apres qu'elle sera passée

L'odeur d'vne vie innocente est si agreable, qu'elle passe iusques dans l'ame, & par vne vertu plus diuine que mortelle, comme elle embaume l'air que nous respirons, apres l'auoir remply du bruit

des loüanges qu'on luy donne, elle nous fait gouster des plaisirs qui ne peuuent s'exprimer que par la pensée.

Il n'est point d'autre Paradis que celuy de bien viure pour bien mourir; tous les autres plaisirs n'en portét que le nom, puis qu'ils sont imaginaires. Le repos de la santé est inseparable de l'inquietude que la crainte de la maladie nous cause; & quelque bonne fortune qui nous arriue; comme le Temps qui change tousiours nous la donne, la necessité de son changement nous fait preuoir en sa iouïssance le malheur de sa priuation.

Il faut ſe deſtacher icy-bas de l'amour de toutes choſes, puis que nous n'en auons que l'vſage ; & comme celuy du Temps regarde l'eternité, tous les momens de la vie nous doiuent eſtre également pretieux, auec d'autant plus de raiſon, que le dernier fera pour iamais, ou noſtre felicité, ou noſtre malheur.

Ne ſçait-on pas que nos polmons ſont des horloges qui marquent les minutes par noſtre reſpiration, en attendant que l'heure de noſtre retraitte ſonne. Et comme la montre de la vie eſt vn cadran ſans eguille, on ne ſçau-

roit connoiſtre le téps qu'on a à viure, puis que chaſque moment peut eſtre noſtre dernier; & ie ne m'eſtonne pas ſi la Prouidence l'a ordonné de la ſorte, elle a voulu que le iour du depart fuſt incertain, afin que nous fuſſions touſiours diſpoſez à partir; O qu'il y a de plaiſir à faire les preparatifs de noſtre retraite, & de ne penſer iamais à autre choſe; qu'on ne ſe perſuade pas que la penſée en ſoit triſte; vne ame innocente y trouue ſon plaiſir, en y trouuant ſon vtilité; que ſçauroit-on conceuoir de plus agreable & de plus vtile, que d'em-

ployer ſon temps à la conqueſte de l'eternité; on marche auec ioye quand la raiſon nous eclaire, apres qu'elle meſme nous a monſtré le chemin qu'on doit tenir. Ie veux qu'il ſoit dangereux, on n'a rien à craindre ſous la conduite de la Prouidence; que s'il nous ſemble penible aujourd'huy, nous auons ſujet d'éperer qu'il ſera demain plus beau, parce qu'en marchant touſiours, nous trouuerons ſans doute vn climat plus doux & vne contrée moins deſagreable.

Le Soleil ne ſe fait pas moins admirer en ſon cou-

chant qu'à son leuer, & de quelque nuage, dont l'inconstance du temps le couure, il conserue tousiours son éclat, comme estant propre à sa nature. Il en est de mesme d'vne belle ame; on la voit marcher d'vn pas reglé aux aproches du Tombeau, où elle doit terminer sa carriere; & de quelque disgrace dont la fortune veuille troubler son repos, elle demeure immuable sur les fondemens qu'elle en a establis à la suite de la vertu.

Quelque longue que soit la vie, sa longueur paroist de si courte durée, quand le

temps en est passé, qu'on n'ose y songer, tant il est vray qu'on prend cette verité pour vn songe. Ce n'est pas mettre en vsage la raison que de marcher toûjours sans penser iamais au lieu ou l'on va, puis que la demeure en doit estre eternelle.

Comme la vie se confond auec la mort, par vne necessité, dont les loix sont inuiolables, il faut necessairement perdre la raison, auant que de perdre le souuenir de nostre condition mortelle & perissable, puis que le Soleil ne nous éclaire que pour nous monstrer le chemin du ber-

ceau à la ſepulture. Ce n'eſt pas que nous ayons beſoin de guide, on ne ſçauroit s'egarer; mais Dieu permet en nous faiſant marcher ſur les funeſtes traces de ceux qui nous deuancent, que nos eſprits ſoiét conuaincus d'vne foibleſſe volontaire, par le témoignage de nos ſens, toutes les fois que nous oublions ce que nous ſommes; comment ſçauroit-on l'oubler, on nous inuite tous les iours aux funerailles de nos parens, de nos amis, & de nos compagnons, en attendant qu'on celebre les noſtres; mais il eſt important de conſiderer que

ce n'eſt pas aſſez de ſçauoir que noſtre mort eſt infailible, il eſt neceſſaire encore de ſe repreſenter, que celle qui luy ſuccedera ſera éternele, ſi nous n'employons tous nos ſoins à l'euiter.

La vie ne nous ſcauroit eſtre agreable que dans l'eſperance ſenſible d'vne heureuſe mort, ie dy ſenſible par le ſoin qu'on y prend, puis qu'on ne peut reüſſir en ce deſſein ſi luy ſeul n'eſt l'objet, & de toutes nos penſées, & de toutes nos actions.

Tout le monde veut viure long-temps, le plus ou le moins en cela, ſont inutils,

quand on vit dans ſon deuoir vne longue vie, eſt vne longue recepte, dont il faut rendre conte, & il doit eſtre d'autant plus exact, qu'on le rend deuant vn Iuge incorruptible.

Ie ſçay bien que i'aurois de la peine à perſuader que les penſées de noſtre fin ſont beaucoup plus douces qu'ameres; mais quand on ſe repreſente que noſtre vie ne tient qu'à vn moment, & que dans l'eſpace de ſa durée, la deciſion de noſtre éternité heureuſe, ou malheureuſe ſe peut faire, il faut neceſſairement qu'vn homme raiſonnable prenne plaiſir d'y penſer,

ser, puis qu'il peut trouuer son solut en cette pensée; Que s'il a le malheur d'en douter qu'il se laisse conuaincre, par le tesmoignage sans reproche de ceux qu'il voit mourir, & il apprendra de leurs dernieres paroles, que la felicité de la vie consiste aux pensées de la mort.

Tout le monde se plaint de la desobeïssance de nos premiers parens, puis qu'elle a priué leur posterité des biens qui leur estoient donnez en partage; Mais Dieu, dont la bonté & la Iustice sont également infinies a voulu accorder la mesme grace à vn chacun

de le faire naistre dans le nou-
ueau Paradis de ce monde auec
cette nouuelle defence, de ne
violer point ses commande-
mens puis que ce sont autant
de fruits defendus; Quel sujet
a t'on maintenant de se plain-
dre. La connoissance de la fau-
te commise par nos Peres nous
peut instruire, l'exemple de
leur chastiment doit rendre
necessaire cette instruction.
Chacun est libre de subir, ou
de violer ses Loix, chacun en
receura, ou la recompense, ou
la punition & c'est en cela que
Dieu nous persuade sensible-
ment que sa bonté est infinie,
puis qu'apres auoir effacé de

ſon propre ſang la tache du cri-me de nos Peres, il a voulu que leur poſterité joüiſt du meſme priuilege, en luy donnant la meſme liberté, afin de n'eſtre redeuable de noſtre ſalut qu'à ſa ſeule miſericorde, apres auoir ſatisfait ſa juſtice. Cha-cun peut viure dans le Paradis de ce monde auec la premiere innocence de ſes premiers Pe-res, en ſe nourriſſant de tous les fruits que Dieu a plantez, ſans manger de ceux qui luy ont eſté defendus.

C'eſt à nous de tirer profit du dommage d'autruy, en eui-tant de broncher à la meſme pierre qui a fait choir les autres;

Puis que nous viuons auiourd'huy dans le Paradis de ce monde, ſubiſſons les loix qui nous ſont impoſées pour trouuer la vie dans la mort, & ſi ſa penſée nous afflige, regardons-là comme vn moyen neceſſaire à l'eſtabliſſement de noſtre ſouueraine felicité; nos cœurs ſoupireront touſiours en l'attente du bien qu'ils eſperent, ne pouuant eſtre remplis que par celuy-la meſme qui leur a donné l'eſtre; Quand on vit pour l'Eternité la vie du temps eſt ennuyeuſe; & c'eſt vn ſenſible contentement de terminer ſa carriere auec l'eſperance d'eſtre couronné au bout.

Qu'il ne faut estudier qu'en la science de se sauuer, pour viure contant, & mourir heureux.

Chap. XIII.

TOutes les sciences du monde ne sont que vanité, il les faut oublier apres les auoir aprises, pour faire ses estudes dans l'Escole de la vertu, puis qu'elle seule nous peut aprendre le moyen de nous sauuer.

L'on à beau feuilleter les

Liures, celuy du Ciel est le plus vtile, & ceux qui s'attachent à la contemplation de ses miracles, toújours visibles, & toûjours incroyables, se peuuent dire veritablement sçauans.

Astrologues, vostre science est inutile à l'homme de bien, sa probité fait son Horoscope.

Theologiens, celuy qui vit & qui meurt dans la creance de l'Eglise, sçait les plus beaux preceptes que vous luy pouuez enseigner.

Philosophes, le sage impose silence à vos argumens puis qu'il n'aprend à raisoner que pour obeïr à la raison.

Mathematiciens, vous ne ſçauriez nier que la regle de bien viure ne ſoit plus iuſte, que voſtre compas de proportion.

Iuriſconſultes, puis que la Iuſtice n'eſt qu'vne ferme & continuelle volonté de rendre à vn chacun ce qui luy apartient. Celuy qui ayme ſon prochain comme ſoy-meſme, met en pratique le droit que vous enſeignez, ſans auoir frequenté vos Eſcoles.

Medecins, l'art de conſeruer la ſanté de l'ame, eſt preferable à celuy de guerir les maladies du corps.

Ces veritez nous aprenent

que la ſcience de bien viure, nous peut faire eſtimer ſçauans, & en ce monde, & en l'autre, puis que c'eſt la ſcience de l'Eternité.

A quoy nous ſert que l'Aſtrologie nous informe des malheurs qui nous peuuent arriuer ſi nous n'euitons celuy de noſtre damnation.

Comme les Articles de la Foy & les Commandemens de Dieu, comprenent toute la Theologie qu'on doit ſçauoir, il ne faut que croire, & obeïr pour eſtre grand Theologien, ſans auoir eſtudié cette ſciēce.

La vraye Philoſophie conſiſte au meſpris des choſes du

monde, comme beaucoup plus vtile que leur connoiſſance.

L'auantage nous ſera bien plus grand de ſuiure les regles de noſtre deuoir, que d'aprendre celles des Mathematiques.

Il y a plus d'vtilité à marcher dans les voyes de la Iuſtice, qu'à paſſer Docteur en Droit; Et quelque experience qu'on ait dans la Medecine, nous auons plus de gloire à guerir noſtre eſprit de ſes foibleſſes, qu'à ſoulager noſtre corps de ſes douleurs.

Repreſentons nous encore, que ſi l'Aſtrologie ſçait predire le bonheur, & le malheur de noſtre vie, par les differens

aſpects des Aſtres, noſtre conſcience nous fait reſſentir, & l'vn & l'autre par ſon repos, & par ſon bourrellement.

Ie veux que la Theologie nous enſeigne à parler des attributs de Dieu, il ſuffit de ſçauoir qu'il eſt *infiniment* iuſte & miſericordieux, pour eſperer ſa miſericorde, & craindre ſa Iuſtice.

La Philoſophie peut bien auſſi eclairer noſtre eſprit en la connoiſſance des merueilles du monde; mais il vaut mieux en connoiſtre les miſeres que les beautez, afin de ny prendre point attache.

La Mathematique ne nous

ſçauroit aprendre à meſurer le petit eſpace qu'il y a, entre la vie & la mort, & c'eſt ce qui nous ſeroit vtile à ſçauoir, pour n'eſtre pas ſurpris de l'heure de noſtre départ.

Ceux qui ne font tort à perſonne, ſe peuuent dire ſçauans, ſans eſtudier en Iuriſprudence.

L'on doit ſe ſeruir de la Medecine à menager la ſanté du corps, puis que cette vie periſſable ne nous eſt donnée, que pour acquerir celle de l'éternité.

Tous les Docteurs en Theologie, en Droit, & en Medecine ſont des ignorans, s'ils

ignorent l'art de se sauuer ; comme cette science regarde l'éternité, on oublie auec le temps toutes les autres que luy-mesme nous enseigne. Toutes les sciences ont pour objet la verité, & comme apres la mort nous n'en *connoistrons* point d'autre, que celle de nostre salut, ou de nostre perte, il faut éuiter celle-cy en pensant toûjours à l'autre.

Saint Paul a esté le plus esclairé de tous les hommes dans son éleuation au troisiesme Ciel, & il est necessaire de remarquer que la premiere leçon qu'il en donna, dessors qu'il descendit en Terre, ce

fut de chercher toute ſa gloire dans la Croix, apres nous auoir fait connoiſtre à la lumiere de ſon exemple, que la voye des ſouffrances aboutiſſoit à l'éternité.

Aſtrologues les benignes influences de l'Aſtre de la Croix, comblent de bonheur, & en ce monde & en l'autre, ceux qui l'ont pour aſcendant.

Theologiens le plus petit diſciple de l'eſcole de la Croix, eſt plus eſtimé en mourant que le plus ſçauant Docteur de Sorbonne.

Philoſophes, ceux qui preuuent qu'il faut porter neceſſairement ſa Croix, ou en ce

monde, ou en l'autre, pour estre sauué, sçauent la vraye Philosophie, puis qu'il n'y en a point d'autre.

Mathematiciens, vous cherchez inutilement la quadrature du cercle vous ne sçauriez la trouuer qu'auec le compas de la Croix, celuy qui s'est fait cloüer dessus en a donné des leçons infaillibles.

Iurisconsultes; les disciples de la Croix, sont plus sçauans en droit que vous, puis qu'ils mettent en pratique, les preceptes que la justice mesme leur a donnez.

Medecins, vos ordonnances sont inutiles à tous ceux

qui font profeſſion de porter la Croix, puis que c'eſt le vray dictame de leurs bleſſures, & le ſouuerain remede à toute ſorte de maux.

Saint François ſe rendit ſi ſçauant dans l'eſcole de la Croix, que ſon amour y cloüa ſon cœur, & par vn nouueau miracle cét amour eut la vertu de marquer ſur ſon corps, les cicatrices des playes de ſon Maiſtre, afin que leur objet toûjours ſanglant, ſeruiſt de leçon à tous les diſciples qui deuoient à l'auenir frequenter ſes eſcoles, pour leur enſeigner l'art d'aymer & de ſouffrir.

Sainte Therese y aprit cette seule maxime *de souffrir, ou de mourir*, & comme elle l'a pratiquoit continuellement, elle vescut & mourut dans les souffrances, pour estre couronnée du prix qu'elle a remporté,

Il ne faut sçauoir que ce qui est necessaire pour nostre salut, tout le reste passe pour fable. On est honteux en mourant d'auoir la teste remplie des vaines sciences, qu'on a aprises auec beaucoup de peine & peu de profit

Esprits forts tous vos raisonnemens preuuent vostre foiblesse si vous ne vous rendez

à la

à la verité, en confessant que vous n'auez rien de propre que l'ignorance, le peché, & la mort ; & comme tous trois ensemble se confondent auec les tenebres qui les accompaignent inseparablement, vous mourez dans l'aueuglement où vous estes, si d'vn cœur sousmis vous n'auoüez vostre erreur, puis qu'elle est hors d'excuse.

Deslors que l'ame est separée du corps ; elle ne se souuient que du bien, & du mal qu'elle a fait, puis qu'elle doit estre recompensée de l'vn, ou punie de l'autre eternellement, & comme le dernier moment

de la vie decide la destinée de tous ceux qui l'ont deuancé, l'estude le plus vtile, est celuy de l'employ du temps, toutes nos felicitez, & toutes nos disgraces dependent de l'vsage que nous en faisons.

Toute la science de la vie consiste à bien viure, à quoy nous sert de parler de diuerses sortes de langues, si nous ignorons le langage de la raison : l'Enfer est remply de ces malheureux Docteurs du monde, qui n'ont iamais eu que la vanité pour precepteur ; l'art de se sauuer est preferable à toutes sorte de sciences.

LA VIE HEVREVSE, & le solide repos de l'Homme iuste.

Chap. XIV.

QVe la vie de l'homme iuste est heureuse ; & que son repos est grand ; iugez de la solidité de celuy-cy, Dieu mesme en iette les fondemens, representez vous la fecelité de l'autre, on la peut comparer à celle des Anges ; que peut on conceuoir & de plus agreable, & de plus glo-

rieux à la ſuite de la vertu, que d'en goûter tous les plaiſirs, & d'en remporter toutes les couronnes dans le temps, pour les poſſeder dans l'eternité.

C'eſt le deſtin de l'homme iuſte; comme le bien eſt ſon objet, & le mal ſon auerſion, ſon ame ioüit de la tranquilité qu'elle meſme ſe donne, ſans connoiſtre les paſſions, que par la victoire qu'il remporte ſur elle; ce n'eſt pas qu'il ſoit ſenſible aux attaintes de la douleur, mais il eſt ſourd aux perſuaſions de la volupté; ce n'eſt pas qu'il ne ſoit toûjours aux mains auec la fortune, mais comme l'eſperance du

triomphe eſt beaucoup plus grande que la peine du combat, il tire ſon repos de ſon trauail & trouue vn veritable contentement dans ſes inquietudes imaginaires

Tout rit à ſes deſirs, parce qu'il ne deſire rien qui ne ſoit iuſte, tout ſuccede à ſes vœux, parce qu'il n'en fait point qui ne ſoit raiſonnable, & le ſuccez en cela ſuit toûjours ſon attente puis que la ſouſmiſſion qui le deuance le luy rend fauorable.

De quelque coſté que la fortune tourne ſa roüe, elle marque toûjours ſon bonheur; & il eſt d'autant plus

grand qu'il le croit veritable. Le temps a beau changer de visage, tous ceux qu'il prend luy sont agreables, il les regarde auec des yeux qui n'en sçauroient marquer la diference.

Il trouue dans sa maladie les mesmes apas que dans la santé, parce qu'estant malade, il en fait le mestier pour exercer sa patience, & la pratique à des douceurs qu'elle seule fait ressentir. De quelque nouuelle affliction qu'il se trouue attaint, soit par la perte de ses biens, ou de ses plus proches, apres qu'il s'est signifié luy-mesme l'arrest que la Prouidẽce en a prononcé l'ayant ordonné de la sorte,

il tire ſa conſolation de ſes ennuis & contraint la nature à ſe ſatisfaire des larmes qu'elle meſme luy fait répandre, puis qu'il n'a plus rien à luy donner.

En quelque condition qu'il ſoit, il ne s'eſtudie qu'à la remplir, pour y trouuer ſon repos, en y faiſant ſon deuoir; comme il n'a pour objet que le bien, luy ſeul eſt ſa recompenſe en ce monde en attendant que luy-meſme faſſe ſa couronne en l'autre.

Le plus ou le moins des biens de la fortune ne ſont point ſa tranquilité, il ſe contente de celuy dont il iouyt, & ſans porter ſa veuë au delà de ſon

cercle, il employe tous ses soins à le remplir pour ne laisser point de vuide dans la place que Dieu luy a marquée, sçachant qu'il y est attaché par vn ordre souuerain, que si la dizette le surprend, il la voit sans la connoistre, & s'il la connoist, il ne la ressent pas, puis que le necessaire ne luy defaut iamais; & quoy qu'vn moment fasse l'interualle, de son besoin & de son abondance, il espere toûjours, pour estre toûjours contant.

Ie veux qu'il se trouue chargé d'vne grande famille, & que pour son entretenement, le malheur du temps rende son

induſtrie inutile ; comme il ſçait que celuy qui la chargé de ce fardeau, la peſé luy-meſme auant que de le mettre ſur ſes eſpaules, il n'aprehende point de ſuccomber ſous ſon poix, *ie me confieray à Dieu, dans mon deſeſpoir meſme*, diſoit Iob, apres que ſa femme l'eut abandonné, cét homme iuſte tient le meſme langage ; ce n'eſt pas que l'eſperance ne ſoit depoſitaire du bonheur qu'il attend ; mais quelque ſombre que ſoit l'auenir, il en perce l'obſcurité à la lumiere de ſa foy, puis qu'elle luy rend preſent tout le bien qu'il deſire, de ſorte qu'il iouyt par

auance des felicitez qu'il attend, comme estant persuadé qu'elles sont infaillibles.

Dans cette innocente maniere de viure, il vielit si delicieusement, qu'il conte les heures de sa iournée auec plaisir, en attendant celle de son depart sans impatience ; & comme il prend congé du monde à tous momens, en rompant les liens qui pourroient l'y arrester de volonté, ou de pensée, il découure peu à peu en marchant tousiours, pour s'aprocher du tombeau, ce doux port, où le temps le doit faire surgir pour le liurer à l'eternité.

C'eſt la vie de l'homme iuſte ,d'autant plus heureuſe , qu'elle eſt à l'abry de toutes ſortes de diſgraces,& d'autant plus tranquile , qu'elle ne craint point la mort.

REELEXIONS SVR tous les Chapitres de ce Liure pour en tirer du profit, Chapitre dernier.

Reflexion sur le premier chapitre de la vie Heureuse & de l'Homme Contant.

ON ne sçauroit estre heureux que par le soin qu'on prend de rendre sa vie heureuse, & son bonheur consiste à viure sans reproche, en

faiſant toûjours ſon deuoir.

Il faut que cette verité ſoit l'objet de nos penſées, & de nos actions, ſi nous voulons trouuer la ſolide tranquilité que tout le monde cherche. Les voyes de la Iuſtice aboutiſſent à la felicité, tous les autres chemins nous en eloignent ſi fort, que nous la perdons peu à peu de veuë, puis qu'il ne nous en demeure à la fin qu'vne vaine idée qui paſſe pour ſonge.

REFLEXION SVR le second Chapitre.

En quoy consiste le repos de la vie.

IL consiste à bien viure, dés le moment qu'on se relasche de son deuoir, on tombe dans la confusion, & dans le desordre. Et si l'on ne connoist ny l'vn, ny l'autre, cette mecognoissance est le premier chastiment de nostre peché.

Tous ceux qui cherchent le

repos de la vie hors de son innocence, ne trouuent que le surcroy de leur inquietude, par la nouuelle perte de leur temps, & ie m'estonne qu'on se trompe, en cela, puis que l'epreuue qu'on en fait tous les iours rend cette verité sensible.

REFLEXION SVR le troisiesme Chapitre.

Que le soin qu'on prend d'acquerir le repos, nous en fait gouster par auance les douceurs.

IL n'est rien de plus vray, Dieu permet que tout le bien que nous faisons se rende sensible, pour nous recompenser en le faisant ; & par vne mesme bonté, toûjours adorable, il nous donne la

la memoire, afin qu'apres l'auoir fait, le ſouuenir qui nous en demeure ſerue encore de recompenſe. Deſlors qu'on s'attache à la ſuite de la vertu, le plaiſir de la ſuiure rend ſenſible la peine qu'on y trouue; & comme on ne ſçauroit l'aimer moderement, la meſure de noſtre amour, eſt la meſure de nos delices.

REFLEXION SVR le quatriesme Chapitre.

Qu'il est impossible de viure contant si l'on n'a la conscience en repos.

L'On n'en sçauroit douter ; & ceux qui soustiennent le contraire, sont dementis par leurs propres sentimés. Il faut de necessité qu'ils cófessent au triste souuenir de leurs plaisirs passez que la peine qui les suit, n'a rien de comparable à la douceur qui les accompagnoit,

puis que celle-cy ne subſiſte plus que dans l'imagination, & que l'autre ſe fait ſentir au fonds des entrailles. La bonne vie eſt le premier fondement de ſa tranquilité, & c'eſt vne maxime d'autant infaillible, qu'elle conuainc tout à la fois & l'eſprit & les ſens. La ſanté, la ieuneſſe, le bien, & la faueur, ne ſçauroient perſuader à vn homme qui eſt heureux, ſi la conſcience ne le luy ſugere. On a beau porter la ioye ſur le viſage, il faut faire de grands efforts pour cacher long temps vne douleur continuelle puis qu'elle ſe rend d'autant plus grande qu'elle eſt muette.

Quoy que l'aparent ressemble au vray, la verité ne change point de nature, elle est toûjours immuable, & comme le nom de criminel & celuy de malheureux se confondent ensemble, on ne sçauroit separer le malheur du crime. Ce qui nous contraint d'auoüer que le solide repos, & la vraye felicité ne se peuuent trouuer que dans vne vie innocente, puis que la Philosophie Chrestienne nous aprend que les seules fautes que nous faisons sont les seuls malheurs qui nous peuuent arriuer

REFLEXION SVR le cinquiesme Chapitre,

Qu'il faut vouloir ce que Dieu veut pour viure en repos.

IE ne sçaurois m'imaginer qu'on mette en dispute cette verité; mais ie m'estonne puis que tout le monde en demeure d'accord, qu'on subisse auec contrainte des loix qu'on ne sçauroit violler; On ne doit pas regarder

la volonté de Dieu comme absoluë, seulement il la faut considerer comme iuste, afin que nostre obeissance ait pour objet, la raison plutost que la necessité. Est-il rien de plus raisonnable, que d'obeïr aueuglement à celuy qu'on doit aymer sur toutes choses, faut-il que la force nous traisne dans le chemin ou le deuoir nous sert de guide, si nous aprenons à aymer, nous sçaurons bien tost obeïr, l'amour & l'obeissance ne se faussent iamais compagnie. Quand vn cœur est blessé de l'amour de Dieu, l'esprit subit sans murmurer ses volontez adorables, &

c'est dans cette seule sousmission que nous pouuons trouuer le solide repos.

On ne doit iamais se mettre en peine de sçauoir ce qu'on deuiendra, il sufit que Dieu le sçache, nostre destin est entre ses mains, comme nous sommes nez pour obeïr, il faut viure & mourir dans l'obeïssance, si nous voulons que nostre vie & nostre mort soient également couronnées.

REFLEXION SVR le ſixieſme Chapitre.

Que pour eſtre heureux il faut s'abandonner ſous la conduite de la Prouidence.

LA ſouſmiſſion à ſes ordres ſouuerains, fait la felicité de la vie, il faut attendre tout de ſa main, & receuoir tout d'elle-meſme, ſi l'on veut eſtre toûjours contant. C'eſt le moyen de confondre enſemble & les biens, & les

maux qui nous arriuent, puis que les vns & les autres viennent de sa part, & quand l'esprit est esclairé de cette verité beaucoup plus sensible qu'aparante, on ioüit du repos qu'on desiroit autresfois, n'ayant plus rien à souhaitter que la continuation de nostre bonne fortune.

Encore que le sage Chrestien viue du iour à la iournée, il employe si heureusement tous les momens de sa vie, qu'il n'aprehende point l'arriuée du dernier, parce que comme il marche dans les voyes de la iustice, sous la conduite de la Prouidence, il luy est indiffe-

rent en quelque âge il termine sa course. C'est la seule maniere de viure qui ne craint point la mort, & c'est cette seule crainte qui trouble le repos aparent d'vne vie delicieuse.

L'on à beau faire des desseins, & mettre en employ toute nostre prudence pour y reussir, le succez ne depend pas d'elle, il doit venir de plus haut; & quelque lumiere que nostre esprit nous donne, elle paroist si sombre, quand il s'agit de preuoir l'auenir, que c'est se flatter de s'en promettre de l'auantage; Nos mesures sont toûjours trop courtes

pour venir à noſtre point, il faut de neceſſité ſe ſeruir du compas de la Prouidence, puis que ſes regles ſont infaillibles. I'ay pitié de ces hommes du monde, quand ils ſe perſuadent de recueillir de la ſemence de leurs ſoins, les fruits qu'ils s'en promettent; comme ſi leur induſtrie ſe pouuoit couronner elle meſme. Comme tout ſe meut au branle du premier mobile, nous ne pouuons agir que par le mouuement que la Prouidence nous donne. Nous auons beau tendre les voiles le vent qui les enfle doit venir de ſa part, & quand le hazard nous

feroit ſurgir au port, nous y trouuerions infailliblement noſtre écueil, ſi nous ne rendions hõmage à cette eſtoille de mer, puis que c'eſt le ſeul aſtre qui a de l'aſcendant ſur toutes les choſes crées.

REFLEXION SVR le septiesme Chapitre.

Qu'il faut chercher son repos, dans la condition ou l'on est apellé puis qu'on ne sçauroit le trouuer ailleurs.

DEslors qu'on est attaché à vne condition de son choix, il en faut demeurer là, sans porter ses visées ny plus haut, ny plus loin, si l'on veut iouïr de ce veritable repos que tout le monde desire. Ne raisonnons

iamais auec nostre destin, remplissons la place qu'il nous a donnée, & suiuons sans murmurer le chemin par où il nous conduit ; ceux qui ne pretendent de la terre que le petit espace de leur tombeau, se soucient fort peu par où ils y arriuent, quelque longue que soit la vie, le voyage du berçeau à la sepulture est de si courte durée, qu'ils ne pensent qu'à le terminer heureusement, sans considerer le temps qu'il fait, puis que chaque instant peut estre diferent l'vn de l'autre. Ne regardons iamais le passé pour nous reprocher nostre mauuaise con-

duite, dans les occasions de faire fortune, la prudence auroit esté inutile en leur rencontre, puis que la Prouidence disposoit souuerainement de tous les heureux momens, dont nous auions besoin pour y reussir, c'est en vain qu'on se reproche son malheur, le Ciel l'auoit ordonné de la sorte, & ses decrets absolus nous doiuent seruir de consolation. Que ceux qui marchoient hier apres nous nous deuancent aujourd'huy, nous les deuancerons encore, toutes les fois que nous donnerons des limites à nostre ambition, puis qu'elle seule fait nostre inquie-

tude : Quand on s'affermit dans la condition qui nous est écheuë en partage, on viellit sans regret ; & l'on meurt auec ioye comme la fortune est vn Comete qui paroist sur les belles Orisons, il est toûjours à craindre de quelque costé qu'on le regarde.

Reflexion

REFLEXION SVR le huictiesme Chapitre.

Qu'il faut prendre le temps comme il vient, par raison plutost que par necessité afin d'adoucir la rigueur de celuy-cy par la force de l'autre,

PVis que celuy qui a fait le temps, en a reglé toutes les heures, il faut le prendre comme il le donne,

& regarder ses ordres souuerains auec vn cœur soûmis plutost qu'auec vn esprit inquiet, pour trouuer nostre repos dans nostre obeïssance ; & comme nous n'auons valant en ce monde que le peu de temps qui nous reste à viure, viuons de telle sorte, que nous soyons en estat de mourir à tous momens. C'est le seul moyen de ne se plaindre iamais du present, de ne regretter point le passé, & de n'aprehender pas l'aueuir. Ceux qui considerent la nature du temps, toûjours present à nos yeux, & toûjours inconceuable à nostre esprit, doiuent se

representer se representer le bonheur & le malheur de cette éternité qui luy succedera, pour acquerir l'vn en éuitant l'autre; & comme les plus menâgers de ses heures, ont le plus souuent oublié quelque chose de ce qu'ils deuoient faire, faisons auiourd'huy ce que demain nous voudrions auoir fait, afin de pouuoir employer le peu de temps qui nous restera à bien mourir; c'est le seul moyen de balancer le contentement de la vie, auec le bonheur de la mort.

REFLEXION SVR le neufiesme Chapitre.

Que comme le desir & la crainte causent toutes nos peines, & font tous nos déplaisirs il ne faut desirer que Dieu, & ne craindre que luy mesme pour estre tousiours Contant.

IL n'est pas malaisé de le prouuer, la possession de tout ce que nous desirons icy-bas, nous en donne le degoust, & en

suite le mespris. Il suffit de iouïr de tous les biens qu'on a souhaitez pour ne les aymer plus, & c'est assez de sçauoir qu'il nous apartienent, pour se rédre insensible aux plaisirs de leur conqueste. C'est le propre de tous les biens perissables d'inquieter le cœur qui en iouït, parce que comme ils ne peuuent remplir le vuide de son auidité tousiours naissante, il oublie qu'il en est le maistre, & cét oubly luy en fait souhaiter de nouueaux; mais quand nous regardons le Ciel au lieu de la Terre, dans nos desirs, afin que Dieu seul soit leur objet, ce cœur toû-

jours auide, & toûjours inquiet, change tout à coup de nature, se trouuant assouuy dans ses desirs mesmes, & sans inquietude, dans ses esperances, puis qu'il ne peut conceuoir vn bien plus grand que celuy qu'il desire, ny esperer vne felicité plus parfaite, que celle de sa possession. Il en est de mesme de la crainte, cette passion maistrise si fort nos ames, qu'on a peur de tout. On aprehende la pauureté, les maladies, & mille autres disgraces ; & quoy que tous ces maux soient à venir, Dieu permet que leur douleur nous soit sensible, pour nous punir

continuellement, puis que nous l'offensons sans cesse. Mais quand nostre crainte n'a pour objet que le peché, dans vne iuste aprehension de le commettre, cette passion change heureusement pour nous de nature, puis qu'elle nous donne tout à la fois & le courage de mespriser les malheurs qui sont à venir, & la force de se rendre maistres de ceux qui nous arriuent. Iugez de l'auantage qui nous demeure, en ne desirant que Dieu, de pouuoir esteindre dans nos cœurs, l'ardeur de cette soif qui les fait soupirer incessament apres des biens

perissables, & consequemment inutilles; & representez vous le bonheur qu'on a en ne craignant que d'offencer Dieu, d'estre à l'espreuue de toute autre crainte, sans changer de visage ny à la rencontre des perils, ny à la veuë de la mort. C'est la recompense que Dieu donne à ceux qui l'aiment & qui le craignent.

REFLEXION SVR le dixiesme Chapitre.

Que tout le bonheur de ce monde consiste en la recherche des moyens pour acquerir les felicitez de l'autre.

IE ne connois rien de plus déplorable que l'histoire de nos bonnes fortunes à l'heure de la mort ; comme toutes les actions qui regardent la terre y sont enseuelies auecque nous,

le recit qu'on en fait donne plus de pitié qu'il ne cause d'admiration. Si les honneurs dont on iouyt ne sont rien du tout, iugez de qu'elle nature peut estre nostre gloire passée. Tout le bonheur de ce monde consiste en la recherche des moyens pour acquerir les felicitez de l'autre; le soin qu'on y prend est si agreable, la peine qu'on y trouue a tant de douceur que l'esperance en cela n'a pas moins d'apas que la possession puis qu'on la croit infaillible. Est-il rien de plus delicieux que d'employer tout son temps à la conqueste de l'eternité c'est le solide bon-

heur, c'est le veritable contentement, & tous ceux qui le chercheront ailleurs ne le trouueront iamais.

REFLEXION SVR le vnziesme Chapitre.

Que pour estre heureux en ce monde il y faut viure du iour à la iournée, puis que chaque moment peut-estre le dernier de nostre vie.

IE ne pense iamais à l'aueuglement des hommes du monde sans estre touché de compassion ; que leur manie me pa-

roiſt eſtrange, ils parlent touſiours ſans ſçauoir ce qu'ils diſent; ils trauaillent continuellement ſans connoiſtre ce qu'ils font; ils marchent touſiours ſans s'informer d'eux-meſmes ou ils vont; ne peut-on pas ſouſtenir qu'ils ne ſçauent ce qu'ils diſent; ils ne s'entretiennent que de l'achapt & du debit de leurs danrées; comme ſi ce commerce auoit iamais rendu vn homme heureux; n'eſt-on pas obligé de croire qu'ils ne ſçauent ce qu'ils font, ils s'occupent à toute autre choſe qu'à faire leur deuoir; & il faut de neceſſité s'en acquitter pour eſtre

ſauué, qui peut douter encore qu'ils ne ſongent pas au lieu où ils vont, puis qu'en s'aprochant à toute heure du tombeau, ils ne veulent pas qu'on leur parle de la mort; comme ſi elle n'eſtoit pas ineuitable.

Chacun doit parler de ſes intereſts, nous n'en auons point d'autre que celuy de noſtre ſalut; nous ſommes continuellement occupez, il faut faire choix de l'employ afin qu'il nous ſoit vtile; nous ſommes touſiours en chemin pour aller à la mort, on doit touſiours regarder le bout de cette funeſte carriere ſi l'on veut emporter le prix; tous les au-

tres discours sont inutiles, toutes les autres occupations sont vaines, & toutes les autres pensées sans effet; Comme la vie est vne mort continuelle, il faut estre tousiours en estat de mourir, & auec d'autant plus de raison qu'on ne meurt qu'vne fois, & que le dernier instant de la vie nous donne ou nous oste la couronne de l'eternité.

REFLEXION SVR le douziesme Chapitre.

Que la meditation de la mort fait la felicité de la vie.

CEux qui ne pensent iamais à la mort la trouuent si effroyable à sa premiere veuë, que ie ne m'estonne pas s'ils en fremissent de peur; mais quand par vne force de raisonnement plustost que de courage, on se la rend familiere en y songeant tousiours, nous luy ostons l'horreur

l'horreur qui l'enuironne, & la rendons si belle, que s'il nous estoit permis de la souhaiter, on en soupireroit d'amour, plutost que de crainte.

Iamais homme ne goustera les douceurs de la vie sans penser à l'amertume de la mort; que si l'on a de la peine à le croire, il faut se representer que la mort a ses apas aussibien que la vie, & que celle-cy ne nous sçauroit estre agreable que par l'esperance sensible que l'autre nous sera heureuse: ce qui nous oblige d'y penser tousiours, si tousiours nous voulons estre heureux.

REFLEXION SVR le treziesme Chapitre.

Qu'il faut estudier en l'art de se sauuer pour estre estimé le plus sçauant du monde.

IL ne faut s'estudier qu'à bien viure pour bien mourir, c'est la science de l'eternité toutes les autres sont vaines & inutiles. La science de s'aquitter de son deuoir est la science du Chrestien. Saincte Therese ne

s'estudioit qu'à souffrir, Sainct François fist toutes ses estudes dans l'école de l'humilité & de l'obeïssance, & certes l'vn & l'autre se sont rendus si sçauans, qu'apres auoir remporté sur la Terre tous les prix que les hommes pouuoient donner, les Anges les ont couronnées de leur suffrage.

Celuy qui scait aymer Dieu sur toutes choses, & son prochain comme soy-mesme n'ignore rien de tout ce qu'on doit aprendre pour se sauuer.

REFLEXION SVR le quatorziesme Chapitre.

J'AY de la peine à croire qu'on mette en doute la verité du Paradis & de l'Enfer, puis que le repos & le bourrelement de nostre conscience nous font connoistre sensiblement les delices de l'vn, & les tourmens de l'autre ; & comme tout le monde en peut estre témoin, son tesmoignage public le rend irreprochable.

L'homme iuste à cet aua n tage, de gouster par auance icy-bas les douceurs du Paradis qu'il attend, par la ioye que le repos de sa conscience donne à son ame; comme il ne souhaite que Dieu, & qu'il le trouue Dieu par tout, il voit en le voyant le succez de tous les desirs qu'il peut conceuoir.

L'homme impie a de mesme ce malheur de ressentir par auance les peines de l'Enfer, dont ses crimes le menacent. Comme sa conscience toûjours bourelele tient tousiours à la genne, Dieu permet qu'il soit luy-mesme tout

à la fois & son suplice & son Bourreau. Ce qui m'oblige de persuader le Lecteur de mener vne vie exempte de reproche s'il veut qu'elle soit comblée en ce monde, de felicité, & de gloire en l'autre.

DERNIERE REflexion ſur tout le Liure, enſemble pour en tirer du profit Chapitre dernier.

COmme tout le bonheur de la vie conſiſte au bonheur de la mort, nos penſées, nos paroles, & nos actiós ne doiuent auoir d'autre objet que celui de bien viure pour bien mourir. Tout ce que l'imagination peut conceuoir de delicieux n'eſt que peine & douleur ſi l'eternité ne fait nos delices.

Vn million de ſiecles de felicité, & cent mille millions encore ne ſont rien du tout pour la durée, puis qu'on en peut conter les momens ; mais quand on ſe repreſente vne eternité de bonheur, vne eternité de gloire, vne eternité de repos, il faut eſtre inſenſible à l'amour propre pour mepriſer la conqueſte de tous ces biens qui ne finiront iamais.

L'vn ne ſonge qu'à ce faire riche, & la Richeſſe luy demeure en ſonge, puis qu'il n'emporte rien dans le Tombeau; l'autre ſe vouë à la ſuite de la Fortune pour aquerir

tous les honneurs qu'elle peut donner, & dez le moment qu'il en iouït celuy qui luy ſuccede en termine la iouïſſance, par vn treſpas precipité: mille ans de vie ne ſont rien du tout quand ils ſont paſſés, & puis que toutes choſes paſſent attachons nous inſeparablement à cét eſtre ſouuerain qui ſubſiſte touſiours, en faiſant des actions qui s'immortaliſent elles-meſmes.

Laiſſons à la Prouidence la diſpoſitiõ du Temps & ſoyons ménagers de celuy qu'elle nous donne. Tous les biens & tous les maux viennent de ſa part, receuons les

d'vn mesme visage.

Il faut mourir necessairement, adoucissons les rigueurs de cette necessité en menant vne vie beaucoup plus belle, que la mort n'est effroyable. C'est le moyen d'estre heureux & content.

Apres auoir estudié le monde en differentes conditions l'espace de cinquante-ans, ie m'estime heureux de l'auoir connu pour le faire connoistre, puis que la connoissance qu'on en a, & le mépris qu'on en doit auoir se rendent inseparables. Tous ses plaisirs sont imaginaires, & ses douleurs sensibles : Tous les biens

qu'il expoſe en montre n'en portent que le nom, & tous les maux qu'il produit ſe grauent eux-meſmes dans nos entrailles. L'eſperance eſt touſiours depoſitaire du repos qu'il promet, parce qu'il ne ſcauroit le donner, & la crainte accompagne touſiours auſſi celuy qu'il donne, parce qu'il ne ſubſiſte qu'vn moment. Les grandeurs qu'on y prentend n'ont qu'vn faux éclat, & la gloire qu'on y peut aquerir n'a rien de ſolide que l'aparence.

Toutes ces veritez auſſi connuës de noſtre eſprit que le iour l'eſt de nos yeux, peu-

uent deuoiller ceux cy-apres auoir éclairé l'autre pour nous faire trouuer le repos que nous cherchons, en prenant le Temps comme il vient, en ſuiuant le chemin que la raiſon nous montre, en regardant Dieu en toutes nos actions, en n'aymant que luy & en ne craignant que luy-meſme, puis que ſon amour & ſa crainte font noſtre Paradis icy-bas. Repreſentez-vous que tout eſt chimere dans le monde, puis qu'on n'y trouue rien de veritable que la mort. Que le peché y fait tous les malheureux, & le peu d'eſpoir qu'on a en la

Prouidence tous les miserables, qu'on n'y goûte les plaisirs qu'en imagination, & qu'on y ressent les douleurs en effet. Que toutes choses y viellissent auec les yeux qui les regardent, & que l'armonie des Loüanges qu'on y donne, se perd dans l'air qu'elle frape de son bruit. Que les riches y sont les plus mal parpartagez, puis qu'en cherchant vn Paradis imaginaire dans la possession de leurs richesses, ils ne trouuent à la fin qu'vn veritable enfer dans le mauuais vsage qu'ils en font. Que les pauures se plaignent sans raison de leur destin quoy

qu'il n'ayent que les miseres en partage, puis que la bonne fortune n'est pas l'enseigne de la maison du Seigneur; que dix ans de plaisir & de peine ne sont qu'vne mesme chose quand le temps & de l'vn & de l'autre est passé; que comme le bien porte tousiours auec soy la ioye de sa recompense, le mal est tousiours accompagné de la crainte de sa punition. Qu'on ne se lasse iamais ny de bien viure ny de bien faire, puisque la bonne vie porte tousiours son repos auec elle, & les belles actions charment l'esprit de leur souuenir. Que la satisfaction qui

nous reſte en mourant d'auoir bien veſcu, eſt beaucoup plus ſenſible que tous les plaiſirs qu'on a goutez pendant la vie; Que chacun ſonge à faire fortune en ce monde, ou l'on ne fait que paſſer, & fort peu de perſonnes trauaillent à la faire en l'autre, ou l'on doit viure éternellement; Qu'il faut regarder d'vn meſme œil tous les differens viſages de la fortune pour s'éleuer au deſſus d'elle, & qu'il y a plus de gloire à meſpriſer les richeſſes qu'à les poſſeder. Que la fin de la vie eſt la fin du monde pour nous, & le iour de la mort le iour du jugement; Et qu'il

n'eſt point d'eſprit fort qui ne ſe rende aux penſées de l'Eternité, quand il ſe repreſente qu'il ne ſçauroit ny la fuir, ny l'euiter, puis que le Temps le conduit au tombeau pour le liurer à cette immuable, au ſortir des mains de la mort, cette infailible.

Que le monde trompe tous ceux qui l'eſcoutent, & la fortune tous ceux qui la ſuiuent; Que la volupté n'a iamais fait que des mal-heureux, & l'ambition que des miſerables, & que la mort dont, la ſeule penſée tient à la geenne l'eſprit des riches, eſt la conſolation des pauures, puis que leur pa-

tience victorieuse sur la Terre, fait les preparatifs de leur triomphe dans le Ciel. Qu'on ne sçauroit trouuer la tranquilité qu'on desire, si l'on ne la cherche en Dieu, puis que luy seul la peut donner. Délors qu'on le regarde, on mesprise tout ce qu'on a veu; dés le moment qu'on l'escoute, on ne veut plus rien entendre. Dés l'instant que l'on l'aime, on oublie toutes les choses qu'on a aymées; au mesme temps qu'on le desire on ne pretend plus rien icy bas, & l'on n'espere pas plutost en luy, qu'on renonce pour iamais à toutes les pretentions qu'on

a dans le monde ; Toutes ces verités se preuuent d'elles mesmes, leur lumiere conuainq tout à la fois, & l'esprit & les sens, l'experience dement tous les incredules.

Sçachés pour finir que comme nostre ame ne peut-estre remplie que de Dieu, il la faut remplir par auance & de son amour & de sa crainte, afin qu'en l'aimant de tout nostre cœur, nostre cœur ne desire plus rien, & qu'en le craignant de mesme, nostre esprit soit exempt d'inquietude. C'est l'vnique moyen de viure heureux & de mourir contant.

FIN.

La Vie Heureuse. &c..

Serre Monsieur

La vie heureuse
ou l'homme contant

à Paris
Chez Jean Bessin
1658
16°. 13 k. n. – 274 str.
aij – aiiij ; A – Aiiij – S – Siij
Opr. perg.

Miedzioryt.